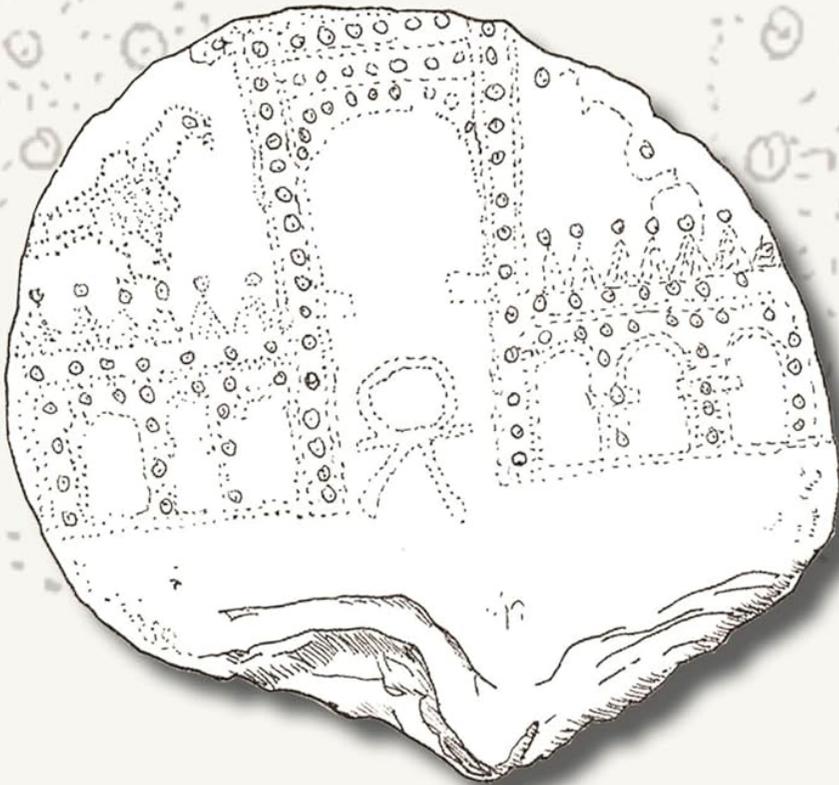


Collection Scripta Antiqua

À la porte des mondes

Histoire de l'Ibérie du Caucase
III^e siècle a.C. - VII^e siècle p.C.

Nicolas J. PREUD'HOMME



LES SOURCES

Les sources permettant de retracer l'histoire de l'Ibérie dans le contexte politique et religieux de l'Orient romain et iranien présentent un caractère fortement inégal. Les données archéologiques et épigraphiques se concentrent en effet sur la fin de l'époque hellénistique et les premiers siècles de l'ère chrétienne, ayant subi une forte décrue avec la rupture des années 260 p.C. L'absence de monnaie ibère qui ne soit pas une imitation des spécimens romains ou iraniens peut, certes, trouver des explications dans un État reposant davantage sur le prélèvement de ressources en nature et sur la mobilisation des nobles que sur la rémunération de mercenaires. D'autre part, la position de carrefour commercial de l'Ibérie lui interdisait d'imposer le cours d'une monnaie étatique qui aurait complexifié les opérations de change et découragé les intérêts marchands. L'afflux de monnaies étrangères liées au commerce et aux taxes, ajouté à l'importance des prélèvements en nature, ont dû permettre à la royauté ibère de se dispenser de frapper son propre monnayage. Il n'en demeure pas moins que ce mutisme numismatique des rois ibères demeure étonnant en comparaison avec les monnaies de dynastes colches et de rois arméniens utilisant la frappe monétaire comme moyen de diffusion de l'imagerie royale et de sa légitimité³. Il n'est donc pas exclu qu'une découverte archéologique vienne un jour apporter un premier témoignage d'une monnaie royale ibère.

En dehors de quelques témoignages furtifs principalement liés à l'épigraphie⁴ et à la sigillographie⁵, parfois à la papyrologie⁶, on ne détient guère de textes détaillés produits par les Iraniens qui soient spécifiquement consacrés à l'Ibérie et à ses rois. En revanche, la littérature iranienne et mazdéenne développée aux époques sassanide et islamique s'avère d'une importance cruciale pour comprendre les structures sociales, les imaginaires, ainsi que les systèmes de valeurs qui imprégnaient les sociétés du Caucase⁷. En matière de données textuelles capables de reconstituer les événements, il faut donc compter principalement sur des sources romaines et byzantines qui ne font connaître que par intermittences certaines portions de règnes des souverains ibères, lorsque ceux-ci entraient en contact avec les dirigeants de l'Empire, ne s'arrêtant guère sur la vie politique interne au royaume d'Ibérie. Le même constat prévaut pour la première littérature de l'Arménie, qui, en dépit de la proximité géographique et culturelle entre les deux royaumes, n'aborde les Virk' qu'à travers

3 Sur la numismatique géorgienne, voir Langlois 1852 ; Paxomov 1910 ; Pakhomov 1926-1966 ; Zograf 1935 ; Zograf 1945 ; Kapanaze 1953 ; Kapanaze 1955 ; Kapanaze 1962 ; Kapanaze 1969 ; Pakhomov & Kapanaze 1970 ; Jalagania 1980 ; Tsukhishvili & Depeyrot 2003 ; Çocelia 2003 et 2005 ; Sherozia & Doyen 2007 ; Dundua 2003 ; Dundua 2014 ; Dundua & Dundua 2014, I et II ; ainsi que Fabian 2017 pour un aperçu de la numismatique antique des territoires de l'actuelle Géorgie. Voir aussi Kéfélian 2015 pour les monnaies de l'Arménie.

4 Inscription de Šāpūr I^{er} sur la Ka'ba de Zoroastre à Naqš-i Rūstam (ŠKZ), §44. Inscription de Narseh à Paikuli (NPI), §91-94. Inscription du *mowbed* Kirdir à Naqš-i Rūstam (KKZ), §15.

5 Gignoux 1979, 185-188 ; Gyselen 2002b, 31, 116, 132, 176-177, 186 ; Schleicher 2019, 88.

6 Le manuscrit manichéen M 216 n'a malheureusement subsisté que par de très brefs fragments. Sundermann 1981, 24-25.

7 Parmi les sources iraniennes utilisées, figurent notamment les textes de l'Avesta et du Denkard, le traité mazdéen de la *Rivāyat Pehlevī*, le dialogue *Khosrow fils de Kawād et un page*, la *Geste d'Ardaxšīr fils de Pābag*, l'épopée du *Shāh Nāmeh* de Ferdowsī, ainsi que la littérature manichéenne collectée par Boyce 1975 et Sundermann 1981. Sur l'Avesta et la figure de Zoroastre, voir Kellens 2005.

un point de vue distancié et peu disert⁸. Les sources géorgiennes, beaucoup plus prolixes, offrent cependant un matériau fort difficile à analyser, mêlant, de manière hétérogène, des indications pouvant se rapporter à l'époque ancienne avec un grand nombre d'extrapolations et d'inventions ultérieures. Les chroniqueurs kartvéliens abordaient le passé de leur pays avec deux centres d'intérêt majeur, comprenant, d'une part, les traditions épiques relatives à certains souverains héroïsés, et d'autre part, les récits se rapportant à la christianisation de l'Ibérie-K'art'li, accordant par là un grand poids à l'époque de Mirian et de ses successeurs. Le croisement des sources, en dépit de leur dispersion, s'avère nécessaire pour élargir les possibilités d'interprétation visant à reconstituer l'histoire de l'Ibérie ancienne.

Les sources antiques

Sur les plans géographique et ethnographique, la notice du livre XI de la *Géographie* de Strabon constitue le document le plus précis à notre disposition sur l'Ibérie ancienne : ses indications sur le pays, les populations, le système politique, l'armée, ne trouvent pas d'équivalent dans la littérature antique⁹. Ce texte peut être complété par plusieurs passages pris dans la *Chorographie* de Pomponius Mela¹⁰, et surtout dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien¹¹ aux indications plus éparses, mais provenant, pour certaines, de sources du 1^{er} s. p.C. Parmi les différents périple, celui d'Arrien sur le Pont-Euxin fournit quelques compléments précieux pour le 1^{er} s. p.C., tandis que le *Circuit de la terre à l'adresse du roi Nicomède* vaut pour le 1^{er} s. a.C.¹². La *Géographie* de Ptolémée (11^e siècle), l'itinéraire d'Antonin (1^{er} siècle), la Table de Peutinger (1^{er} siècle) et l'Anonyme de Ravenne (1^{er} siècle)¹³ se distinguent avant tout par leurs listes de toponymes, permettant d'étayer les assertions de Pline l'Ancien sur l'existence de voies commerciales qui traversaient la Caucase méridionale. Un passage de Procope¹⁴ vaut enfin pour une notice sur les défilés caucasiens débouchant sur le nord de l'Ibérie. Malheureusement, les traités géographiques d'époque tardive, notamment ceux ayant été édités par Alexander Riese dans le corpus des *Geographi Latini Minores*¹⁵, ne consacrent aucun développement original à l'Ibérie du Caucase.

Concernant l'histoire événementielle, la guerre de Pompée contre le roi ibère Artôtès est connue à travers les notices livrées par Cassius Dion¹⁶, Plutarque¹⁷, Appien¹⁸, et, de manière

8 Drost-Abgarjan 2019.

9 Strab. 2.15 ; 18.3.6 ; 11.3 ; Neumann 1884 ; Qauxč'išvili 1978.

10 Pompon. Mela 1.13 ; 4. 41.

11 Plin., *Nat.*, 6.4.12 ; 6.11.29 ; 6.12.30 ; 7.27 ; 15.39-40.

12 Arr., *Peripl. M. Eux.*, 15 ; Ps.-Scymn. F20 (925-37 D.).

13 Hewsen 2001, cartes 56, 58 et 59. Voir aussi Eremyan 1939.

14 Procop., *De bell.*, 1.10.1-8. Sur le monde iranien à travers Procope, voir Börm 2007.

15 Riese, éd. 1878. La *Dimensuratio prouinciarum* comporte une lacune après le passage sur l'Arménie (*Ibid.*, 10). Le prologue géographique d'Orose à ses *Histoires* (1.2) (*Ibid.*, 61), repris par le rédacteur de la seconde partie de la *Cosmographia Ps.-Aethici* (*Ibid.*, 94), ne comporte qu'une brève allusion à l'Ibérie du Caucase.

16 DC 36.1.1 ; 36.49-54 ; 37.1-7.5.

17 Plut., *Vit. Luc.*, 26.4 ; 31.6 ; *Vit. Pomp.*, 34-39 ; *Vit. Ant.*, 34.10.

18 App., *Mith.*, 12.101-104, § 463-488.

plus succincte, par Florus, Festus, Eutrope, Orose et les épitomés de Tite-Live¹⁹. Si la campagne de Publius Canidius Crassus de 36 a.C. n'est rapportée que par de brèves mentions chez Cassius Dion, Plutarque et Strabon²⁰, les événements touchant au règne de Pharasmanès I^{er} au I^{er} s. p.C. sont couverts par de larges portions empruntables aux *Annales* de Tacite²¹, ponctuellement complétées par un passage de Sénèque²² et d'autres informations issues de l'*Histoire romaine* de Cassius Dion²³. L'époque de son successeur, Mithridatès II, au tournant des I^{er} et II^e s. p.C., n'est, en revanche, principalement connue qu'à travers l'épigraphie, à savoir la stèle des victoires du pitiaxe Šargas, la stèle de dédicace des fortifications autour d'Armazi par Vespasien et l'épithaphe du prince Amaspos²⁴. Flavius Josèphe procure des renseignements précieux sur la retraite de Mithridate chez les Ibères durant la guerre de Lucullus et sur l'invasion des Alains de 72 p.C.²⁵. Deux passages de Suétone concernent ce dernier événement ainsi que les rêves de conquête de Néron en Caucasic²⁶. Le règne de Pharasmanès II, vers le milieu du II^e s. p.C., est l'un des mieux connus avec le témoignage de la stèle de Sèrapeitis²⁷ ainsi que plusieurs notices lisibles chez Cassius Dion, dans l'*Histoire Auguste* et le *Périple* d'Arrien²⁸. Une lettre de Fronton à Marc Aurèle informe sur l'activité diplomatique des Ibères à la cour d'Antonin le Pieux, lors de l'ambassade de Pharasmanès II à Rome vers 141, également connue à travers un fragment des *Fastes* d'Ostie²⁹. Un témoignage épigraphique remarquable pouvant être daté de l'époque antonine se trouve dans la dédicace des bains d'Armazi, commandée par le *tropheus* Anagranès, sous le règne d'Amaspos³⁰.

Les événements des III^e et IV^e s. p.C. sont, dans l'ensemble, bien moins connus par rapport à ceux de l'époque alto-impériale. De l'histoire de l'Ibérie marquée par son basculement dans l'orbite sassanide durant ce qu'il est convenu d'appeler la "crise du III^e siècle", seuls quelques passages de la *Chronique* d'Hippolyte de Rome,³¹ de l'*Histoire Auguste*³² et de la *Chronique d'Arbèles*³³ s'en font écho dans les sources littéraires. Pour le siècle suivant, des informations

19 Fest., *Epit.*, 16.15 ; 20.2 ; Flor., *Epit.*, 3.6 ; Eutr., 6.14.1 ; Oros. 6.4.3-9.

20 Strab. 11.3.5 ; App., 5.20.208 ; Plut., *V. Ant.*, 34.10 ; DC 49.24.1.

21 Tac., *Ann.*, 4.5.2 ; 6.33.2 ; 11.8.1-9.3. Kühnert 1980.

22 Sen., *Tranq.*, 11.12.

23 DC 58.26.1-4 ; 60.8.1.

24 Stèle de Vespasien à Armazi : SEG 20.112 ; Canali de Rossi 2004, 1 ; Blanco Pérez 2017. Stèle des victoires du pitiaxe Šargas : Ap'ak'ize *et al.* 1958, planche LXI ; Altheim & Stiehl 1961 ; Ceret'eli 1962 ; Preud'homme & Schleicher 2023. Sur l'épithaphe d'Amaspos : CIG, 6856 ; IG, 14.1374 ; Bowie 2002, 183-184. Sur l'épigraphie ancienne de l'Ibérie, voir Altheim *et al.* 1949, Qauxč'išvili 1999-2000, Ceret'eli 2001, Preud'homme 2022c.

25 Joseph., *AJ*, 13.421 ; *BJ*, 7. 244.

26 Suet., *Ner.*, 20.2 ; *Dom.*, 2.5. Casoli 2015.

27 Pierre tombale de Sèrapeitis : SEG XVI, 781. Ceret'eli 1942a et 1942b ; Tod 1943 ; Robert 1944, 237 ; Nyberg 1946 ; Robert 1948, 207 ; Metzger 1956 ; Canali de Rossi 2004, 3.

28 DC 70.1-2 ; *Hist. Aug. Hadr.*, 13.8-9 ; 17.10-12 ; 21.13 ; *Ant. Pius*, 9.6. Arr., *Peripl. M. Euxin.*, 15. Sur la soumission d'un "roi des Ibères" à Trajan, voir Eutr. 8.3.1-2.

29 Fronto, *Ep.*, "Ad Antoninum imperatorem", 2.2. Sur Fronto et son activité dans la Rome antonine, voir Champlin 1980 ; Eck 1998 et Eck & Weiss 2001. Sur le règne d'Antonin le Pieux et sa politique orientale, voir Pflaum 1964/1965 ; Stroheker 1966 ; Michels 2018.

30 Braund 2002 ; Traina 2004 ; Preud'homme 2019a.

31 Bauer, éd. 1905, 118. Helm, éd. 1955, section 200 l. 13.

32 *Hist. Aug. Valer.*, 4.1 ; *Aurel.*, 33.1. Sur les sources de l'*Histoire Auguste*, voir Barnes 1978.

33 Mingana 1908, 110.

allusives, mais irremplaçables, se trouvent disséminées dans l'*Histoire nouvelle* de Zosime³⁴, à laquelle il faut ajouter les extraits de cinq discours de Thémistios (c. 317 - c. 388)³⁵ et trois lettres de Libanios (314-393)³⁶. Les dix-huit livres conservés de l'*Histoire de Rome* d'Ammien Marcellin (c. 330 - c. 395 / 400) fournissent les passages les plus riches sur l'histoire de la Caucase pour le troisième quart du IV^e siècle, correspondant aux règnes des empereurs Constance, Julien, Jovien, Valens et Valentinien³⁷. L'avantage du caractère à peu près contemporain de ce récit par rapport aux faits rapportés ne doit toutefois pas laisser à penser qu'il serait infaillible : même pour un contemporain avisé, des confusions sont possibles, en particulier lorsqu'il est question de lointains théâtres d'opérations comme l'Ibérie du Caucase. Les Ibères ont également laissé des traces dans la *Notitia Dignitatum*³⁸, qui dresse l'état de l'administration civile et militaire de l'Empire vers 395 : cette source majeure pour l'histoire administrative et militaire permet de mieux comprendre le rôle des auxiliaires venus d'Ibérie pour servir dans l'armée romaine.

Une tradition de l'histoire ecclésiastique ouverte par Rufin d'Aquilée (c. 345 - c. 411), puis poursuivie par Socrate de Constantinople (c. 380 - c. 450), Sozomène (375 - v. 450), Théodoret de Cyr (c. 393 - c. 460), l'Anonyme (Pseudo-Gélase) de Cyzique (fl. après 475) et Théodore le Lecteur (VI^e siècle), a livré une série de notices consacrées à la fondation d'un culte chrétien en terre d'Ibérie par une femme qui réussit à convertir la monarchie régnante à l'époque de Constantin³⁹. L'historiographie s'est surtout penchée sur le récit original livré en latin dans l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée (vers 401), censé tenir ses informations de l'officier Bacurius, que l'auteur rencontra en Palestine entre 380 et 394. Pourtant, les continuateurs grecs de Rufin ne se sont pas contentés de recopier la notice originelle, car leurs versions comportent de légères variantes sur le récit de la conversion, ainsi que certaines précisions sur l'identité de Bacurius, qui constituent des apports d'informations à ne pas négliger.

Les sources tardo-antiques et médiévales

Les sources byzantines en langues grecque et syriaque

Des informations provenant de plusieurs sources byzantines ont été retenues⁴⁰. Une notice sur les Portes du Caucase et leurs fortifications se trouve dans la compilation *Des Magistratures de l'État romain*, écrite par Joannes Laurentius Lydus, plus connu sous l'appellation de Jean le Lydien (c. 491- ?), administrateur de l'Empire d'Orient au VI^e siècle⁴¹. De nature plus controversée est le récit de Chersonèse, seule source narrative consacrée

34 Zos. 4.58.3.

35 Them., *Or.*, 7.12 ; 11.11 ; 13.5 ; 15.6 et 34.8. Dagron 1968. Maisano 1995.

36 Lib., *Ep.*, 1043, 1044, 1060.

37 Amm. Marc. 21.6, 6-8 ; 27.12, 1-18 ; 30.2, 1-8 ; 31.12.16. Matthews 2007.

38 *Not. Dign. or.*, 31.46 ; 5.60.

39 Rufin, *Hist. Eccl.*, 10.11 ; Theod., *Hist. Eccl.*, 1.24 ; Socr., *Hist. Eccl.*, 1.20 ; Sozom., *Hist. Eccl.*, 2.7 ; Anonyme de Cyzique (Ps.-Gelas.), *Hist. Eccl.*, 3.10 ; Theod. Anagn., *Epitom. Hist. Trip.*, 32. Glas 1914. Pour un bilan historiographique sur Constantin, voir Barnes 2007.

40 Sur l'historiographie byzantine en général, voir Efthymiadis, éd. 2011.

41 Bandy, éd. 1983.

à la guerre de Sauromatos, censée s'être déroulée dans le Pont-Euxin au début des années 290. Ce texte se trouve conservé au chapitre LIII du *Traité sur l'administration de l'Empire* de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (r. 913-959). Les rois ibères du VI^e siècle figurent dans certains passages de Jean Malalas, Théophane le Confesseur, Constantin Porphyrogénète et Georges Cédreⁿe⁴². Une notice de la Souda (IX^e siècle) reproduit un fragment de l'*Histoire* d'Eunape de Sardes (*floruit* fin IV^e-V^e siècle), nous renseignant ainsi sur un certain Subarmachios, militaire allié au parti de l'eunuque Eutropius, "un pur Colche d'au-delà du Phase et du Thermodon"⁴³. Mis à part le récit de Chersonèse consigné par Constantin Porphyrogénète et dont la véracité reste controversée, il faut attendre, après Arrien, les récits de la Guerre Lazique (540-561), fournis par Procope de Césarée (c. 500-565) et Agathias le Scholastique (c. 530 - ap. 582), pour trouver de nouvelles informations sur la situation politique de la Lazique tardo-antique. Du côté des sources en langue syriaque, outre la version de la *Vie de Pierre l'Ibère* attribuée à Jean Rufus, on bénéficie de certains passages issus de la *Chronique d'Arbèles*, de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse, de la *Chronique* de Josué le Stylite, d'une traduction de l'*Histoire ecclésiastique* du Pseudo-Zacharie le Rhéteur, ainsi que d'une version du *Roman de Julien*, œuvres rédigées autour du VI^e siècle⁴⁴.

Les sources en langue géorgienne

Au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, les élites d'Ibérie avaient développé l'usage de l'armazique, forme caucasienne d'une écriture arméenne, et du grec comme langues de l'administration et de la diplomatie. En dehors de l'épigraphie, aucun témoignage littéraire de l'Ibérie antique écrit dans ces langues exogènes n'est parvenu jusqu'à nous. De même, on ne compte avant la première moitié du V^e siècle aucun écrit en langue caucasique, en-dehors de quelques noms propres conservés chez les auteurs anciens ainsi que dans l'épigraphie grecque et arméenne⁴⁵. L'invention de l'écriture géorgienne classique vers 400 promut de nouveaux usages de l'écriture, tournés vers les dédicaces d'églises nouvellement fondées, la traduction de textes liturgiques⁴⁶ ainsi que vers la composition des premiers textes hagiographiques⁴⁷.

42 Jean Malalas, *Chronique*, 18.9 : "Ζαμαναζός" ; Theophan., *Chronog.*, 216₇ : "Ζαμαναροζός" ; Constantin Porphyrogénète, *Sur les Ambassades*, 492 ; Georges Cédreⁿe⁴², *Compendium Historiarum*, 1.650₇ : Ζαβαναροζός.

43 *Souda* 1 793, fragment 67.8 = Eunap., *Hist.*, Blockley, éd. 1983, 104-106 ; fragment 77 dans *FHG*, vol. IV, Müller, éd. 1851, 48-49. Voir aussi Adler, éd. 1971-1994.

44 Pour une synthèse sur l'historiographie syriaque, voir Debié 2015. Sur les connaissances géographiques des Syriens, Land 1887 et Witakowski 2007. Pour une histoire de l'Église assyrienne, voir Wigram 1910.

45 Deeters 1963.

46 La première écriture en langue géorgienne classique, contemporaine de l'Empire sassanide, connue sous la forme de lettres alphabétiques onciales appelées *asomt'avruli*, a été inventée autour de 400 pour faire accéder les K'art'véliens aux textes liturgiques, bibliques et patristiques. Les premières traces épigraphiques de cette écriture remontent aux V^e et VI^e siècles, la première inscription géorgienne explicitement datée en Géorgie étant celle de la dédicace de la basilique de Bolnisi Sioni dans le sud du K'art'li, gravée à la fin du V^e siècle. On dispose aussi de palimpsestes *asomt'avruli* de traductions de textes ecclésiastiques dont les premiers témoignages remontent aux V^e et VI^e siècles. Blake 1924 ; Janin 1912 et 1924 ; van Esbroeck 1975 ; Rapp 2014c, 19 ; Gippert 2016.

47 Abulaze, éd. 1963. Pour une synthèse historique sur la littérature géorgienne, voir Fähnrich 1993. Voir aussi K'ajia 1984 ; Lomiže 2015.

La première composition originale en géorgien demeure le *Martyre de sainte Šušanik*, œuvre écrite à la fin du v^e siècle par Iakob C'urtaveli, confesseur et biographe de Šušanik. Deux autres œuvres majeures sont la *Passion des Neuf enfants de Kolay* (v^e ou vi^e siècle) et la *Vie de saint Evstat'i de Mc'xet'a* (fin du vi^e siècle ou début du vii^e siècle). Le *Martyre de sainte Šušanik* offre un aperçu précieux sur la christianisation de la marche arméno-kartvélienne de Gugark'-Somxit'i. Étant le dirigeant de cette région autonome par rapport au K'art'li, un prince *bidaxš* nommé Varsk'en voyagea à la cour iranienne pour affirmer sa loyauté envers le roi sassanide et le reniement de son obédience au roi kartvélien. Pour ce faire, Varsk'en s'efforça de convertir également sa famille au mazdéisme, mais son épouse Šušanik refusa, décision qui lui coûta le renoncement au monde et à la vie terrestre vers 475⁴⁸. La *Passion des enfants de Kolay* narre le martyre de jeunes convertis au christianisme par leurs parents "païens" (*çarmart'uli*). Le récit prendrait place au nord-est de la Turquie actuelle, dans le canton de Göle (Merdenik), au sud d'Arдахan et au nord-ouest de Kars⁴⁹. Malheureusement, ce texte ne contient aucune indication interne de date, aucun synchronisme, aucune allusion aux circonstances de sa composition. On n'y trouve de référence ni au mazdéisme iranien ni à aucun monarque ou État, qu'il soit kartvélien, arménien, albanien, sassanide, ou encore romain. Le *Martyre d'Evstat'i*, plus circonstancié, renseigne sur l'existence de communautés d'Iraniens mazdéens qui résidaient en permanence dans le Caucase, dans le cas présent à Mc'xet'a, capitale d'Ibérie-K'art'li⁵⁰.

Comme en Arménie, la littérature géorgienne naquit de la liturgie et de la théologie, avec pour premier enjeu la traduction des Écritures en langue vernaculaire. La version géorgienne la plus ancienne de la Bible n'est attestée que par un seul manuscrit complet, celui d'Adiši, auquel s'ajoutent quelques fragments⁵¹. Les écrits du Nouveau Testament furent traduits du grec en géorgien, avec certains recours à l'arménien lorsqu'un terme grec était inconnu⁵². Assez rapidement, sans doute dès le v^e s. p.C., une révision de cette première version géorgienne sur le grec donna naissance à une deuxième version en géorgien, connue principalement par les *codices* d'Opiza et de Tbet'i, ainsi que par quelques autres, tous datés du x^e siècle. Ces anciennes versions précèdent l'élaboration de la "vulgate géorgienne" à la suite des deux révisions opérées sur le texte grec byzantin des évangiles, l'une ayant été effectuée par Euthyme l'Athonite à la fin du x^e siècle, l'autre ayant été mise au point au cours de la première moitié du xi^e siècle par Georges l'Hagiorite, également connu sous le nom de Giorgi Mt'açmideli. Ce fut cette dernière traduction évoquée qui s'imposa ensuite comme texte reçu⁵³.

Plusieurs inscriptions des v^e et vi^e siècles en géorgien et en arménien ont été retrouvées à Jérusalem et dans ses environs, démontrant la présence de pèlerins et de moines du Caucase

48 Bíró 1984.

49 Pour un aperçu archéologique de la région, voir Edwards 1988.

50 Rapp 2014c, 33-99.

51 Tamarati 1910 ; Zorell 1927 ; Amphoux, éd. 2014, 119.

52 Outtier 2015.

53 Amphoux, éd. 2014, 119-121.

en Palestine⁵⁴. De là provient le fait que l'écho du lectionnaire de Jérusalem se fit ressentir en Arménie comme en Géorgie à travers plusieurs traductions. Au début du VII^e siècle, les Géorgiens revinrent à l'orthodoxie byzantine et purent tisser des liens plus étroits avec la Terre Sainte que ne le purent les Arméniens. La littérature géorgienne s'enrichit ainsi de nombreuses traductions issues du grec et du syriaque. Il se trouvait plusieurs Géorgiens dans les importants centres monastiques du Mont Athos, lieu fermé aux Arméniens, et de la Montagne Noire, comme à Constantinople. Les Géorgiens s'intéressaient vivement à la culture byzantine contemporaine, de telle sorte que l'accès aux manuscrits de la capitale impériale leur permettait de réviser régulièrement leurs traductions⁵⁵.

Le développement de l'historiographie kartvélienne fut cependant plus tardif qu'en Arménie. Deux compilations géorgiennes d'époque médiévale, la *Conversion du K'art'li* (*Mok'c'evay K'art'lisay*, VII^e-X^e siècle) et la *Vie du K'art'li* (*K'art'lis C'xovreba*, IX^e-XIV^e siècle) rassemblent un important matériel de récits et de traditions sur le passé préchrétien de la Géorgie⁵⁶. En raison de leur composition intervenant plusieurs siècles après les faits rapportés, ainsi que de leurs différentes strates de réécritures successives, les informations factuelles et événementielles contenues dans ces chroniques sont, sinon erronées, du moins profondément douteuses. Elles ne doivent donc pas être appréciées comme un compte-rendu véridique des faits, mais plutôt comme une réélaboration romancée de canevas narratifs partiellement inspirés de sources historiques.

La Conversion du K'art'li (Mok'c'evay K'art'lisay)

Le groupe de chroniques appelé *Mok'c'evay K'art'lisay* fut compilé en corpus dans la première moitié du X^e siècle. Pour notre période, jusqu'au VII^e siècle, l'œuvre comporte notamment trois *Listes Royales* des souverains, des princes et des prélats ibères, ainsi que deux versions de la *Vie de sainte Nino*. Quatre témoignages de ce corpus nous sont parvenus dans des versions différentes. Les manuscrits sinaïtiques Sin. Geo. N. 48 et Sin. Geo. N. 50 proviennent directement du X^e siècle, alors qu'un autre manuscrit, celui de Čeliši, fut copié aux XIII^e et XIV^e siècles. Seule la version du Codex Šatberdi est plus ou moins complète⁵⁷, tandis que le manuscrit Sin. Geo. N. 48 constitue le témoignage le plus lacunaire⁵⁸.

54 Ceret'eli 1961 ; Horn 2019.

55 Thomson, éd. 1996, XX-XLIX.

56 Brosset 1849 ; Čxartišvili 1987 ; Thomson 1996 ; Lerner 2004 ; Rapp 2014.

57 La version šatberdienne, nommée d'après le manuscrit de Šatberdi, peut être datée de la fin du X^e siècle. Dans la traduction anglaise livrée par Lerner 2004, 139-193, la version A désigne le manuscrit Šatberdi, et la version B le manuscrit Čeliši. La découverte et l'identification, au Sinaï en 1994, par Zaza Alek'size, de deux nouveaux manuscrits de la *Conversion du K'art'li*, apportent des éléments supplémentaires sur l'établissement du texte, la date de la composition et le contenu historique de cet écrit. Voir à ce sujet Alek'size & Mahé 1995, ainsi que l'édition en fac-similé du nouveau manuscrit géorgien sinaïtique Sin. Geo. N. 50, traduit du géorgien par Mahé & Alek'size 2001.

58 Ingoroqva 1941b ; Mania 2009. Rapp 2014c, 17-18. Les deux versions issues des manuscrits Sin. Geo. N. 48 et Sin. Geo. N. 50 ont été éditées par Alek'size, éd. 2007. Voir aussi Karaulašvili 2012, 82-83, n. 62.

Le *Mok'c'evay K'art'lisay* comprend six composantes⁵⁹ de diverses natures :

- *L'Histoire primaire du K'art'li*, peut-être rédigée au VII^e siècle, en tout cas pas au-delà des IX^e-X^e siècles, est constituée d'une courte notice rapportant le récit légendaire de l'invasion du K'art'li par Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

- *La Liste Royale I*, composée au IX^e ou au X^e siècle, consiste en une chronique très succincte recensant les rois kartvéliens païens, depuis le souverain légendaire P'arnavaz au début du III^e s. a.C. jusqu'au premier roi chrétien Mirian, au début du IV^e s. p.C.⁶⁰.

- *La Conversion du K'art'li* au sens strict, qui revient à la version brève de la *Vie de Nino*, fut écrite dans la première moitié du VII^e siècle. Ce bref récit narre la conversion du roi Mirian et l'œuvre de sainte Nino jusqu'à sa mort à Bodi ou Bodbè, en Xaxet'i. Il s'agit du plus ancien témoignage en langue géorgienne du cycle de l'Illuminatrice de la Géorgie.

- *La Liste Royale II*, produite au IX^e ou au X^e siècle, reprend, à partir de la mort de Mirian, le fil de l'histoire politique du K'art'li, narrant brièvement les règnes des derniers souverains kartvéliens, et s'attardant sur l'invasion du K'art'li en 626-627 par l'empereur byzantin Héraclius (r. 610-641).

- *La Liste Royale III*, rédigée au IX^e ou au X^e siècle, consiste en deux listes entremêlées, celle des *catholicos* et celle des princes *erist'avni* de Mc'xet'a à partir du milieu du VII^e siècle jusqu'au tournant des IX^e et X^e s. p.C.⁶¹.

- Un ensemble de textes appelé par Stephen H. Rapp Jr. *Vie de Nino* (ou *Vita Nino*), dont la composition s'établit au IX^e ou au X^e siècle, relève d'une version longue et indubitablement hagiographique du cycle de Nino, en reposant sur un assemblage de prétendus témoignages censés avoir été donnés par des contemporains de la sainte⁶².

La date de la rédaction de la *Conversion du K'art'li*, fort débattue, est très probablement postérieure au troisième concile de Duin tenu en 607. Dans ce concile, les prélats arméniens

59 La classification et la datation de ces composantes suivent les positions de Rapp 2014c, 105 sq.

60 Mahé 2021b avance que la *Liste Royale I* et les données dynastiques de la *Vie des Rois Kartvéliens* appartenant au corpus de la *Vie du K'art'li* découlaient, indépendamment l'une de l'autre, d'une source antérieure. Le douzième chapitre de ce livre développe mes considérations sur les enjeux historiographiques de ces documents.

61 Plus précisément, la première de ces listes énumère les princes *erist'avni* de Mc'xet'a jusqu'à la fin du VIII^e siècle ou au tout début du IX^e siècle ; l'autre est celle des *catholicos* de Mc'xet'a jusqu'à la fin du X^e siècle ; cette dernière liste se subdivise elle-même en deux : neuf *catholicos* au début du VIII^e siècle, dont le dernier s'appelle Pierre, et qui ont pour caractéristique d'être mariés, puis dix-neuf dans les ultimes décennies du X^e siècle. Le dernier *catholicos* mentionné est Arsène, qui est au plus tard contemporain du copiste du manuscrit. Il est précédé de Davit', et surtout de Mik'ael dont on sait qu'il gouvernait l'Église de Mc'xet'a quand fut rédigée la *Vie de Grégoire de Xanc't'a* en 951. Martin-Hisard 1997, 53-78 ; Lerner 2004, 150.

62 Mahé 2020 ; 2021 ; Rapp 2014, 17. Sur la place des Juifs dans la christianisation de l'Ibérie, voir infra chapitre 9.2-3.

excommunièrent le catholicos kartvélien Kiwriou et ses ouailles, consommant ainsi le schisme entre les deux Églises⁶³. La *Conversion du K'art'li* ne constitue pas seulement le premier témoignage indigène de la conversion de la monarchie ibéro-kartvélienne au christianisme, elle est aussi un produit de la position officielle de l'Église kartvélienne peu après le schisme qui la sépara de son homologue arménienne. Véritable déclaration d'indépendance de l'Église du K'art'li, le *Mok'c'evay K'art'lisay* opère un retour sur les événements du IV^e siècle, par une relecture de l'histoire visant à montrer les liens avec Constantinople et Jérusalem, la profession de foi d'une Église autocéphale et chalcédonienne⁶⁴. Elle représente, en quelque sorte, le pendant kartvélien des premières sources arméniennes sur la conversion du roi Tiridate IV, notamment du cycle de Grégoire l'Illuminateur attribué à Agat'angelos, sources qui furent également influencées par le concile de Dvin III et ses suites⁶⁵.

Retracer la généalogie de l'œuvre revient à suivre un parcours semé d'embûches. La version brève de la *Conversion du K'art'li* fait référence à l'une de ses sources, "le petit texte abrégé de la *Conversion du K'art'li* écrit par le diacre Grigol"⁶⁶. D'après les historiens de tendance fidéiste, la narration présentée dans le texte de la *Conversion du K'art'li* aurait conservé les épisodes les plus anciens du récit, relatant la phase primitive de la propagation du christianisme dans le pays⁶⁷. Quoi qu'il en soit de l'existence plus ou moins vraisemblable d'un prototype araméen, il n'en demeure pas moins acquis que le texte de la *Conversion du K'art'li* ne nous est pas parvenu sous forme originale, comme le démontre notamment Jost Gippert⁶⁸. Il est donc à supposer que son rédacteur anonyme ait employé différents matériaux, ceux de la période proche de la conversion même, et ceux de la période contemporaine du plus ancien manuscrit qui comprend ce texte.

Au moment probable où fut rédigée la première version connue de la *Conversion du K'art'li*, au VII^e siècle, il n'y avait plus de monarchie kartvélienne depuis 580 environ. La Caucase du Sud était alors en proie à une réactivation des rivalités romano-sassanides, opérée notamment par la politique d'Héraclius. Cet empereur byzantin est connu pour avoir

- 63 Sur le schisme arméno-kartvélien, voir Garsoïan 1996a et Aleksidze 2018. Un facteur décisif était l'autonomie prise par l'Église du K'art'li à une époque où la monarchie kartvélienne avait cessé d'exister. Sur les conséquences de cette séparation ecclésiastique dans l'écriture de l'histoire, voir Mahé 1996, 927-958, Alek'size & Mahé 2010. Sur l'Église d'Ibérie-K'art'li aux époques tardo-antique et médiévale, voir van Esbroeck 1982b et Jap'arize 1996. Sur l'histoire de la théologie en Caucase du Sud, voir Cowe 1996.
- 64 Sur l'autocéphalie de l'Église géorgienne et les débuts de son histoire, voir Žordania 1905 ; Peraže 1932 ; Lominaže 1981, ainsi que van Esbroeck 1991 et 1993.
- 65 Rapp 2014c, 105-108.
- 66 *Conversion du K'art'li*, (version brève, *Mok'c'evay K'art'lisay*), version A, 322⁴¹⁻⁴² : "mokled ağcerilsa mas cignsa K'art'liisa mok'c'evis[a]sa, grig[o]li diakonisa mier ağcerilsa". Traduction de Martin-Hisard 1993, 1181-1183. Mahé 2006, 57, date de 484 environ la rédaction de cet opuscule perdu.
- 67 Plus particulièrement, Korneli Kekelize pense qu'il devait exister un texte écrit sur la christianisation du K'art'li dès la fin du IV^e siècle, au moment où Rufin entendit le récit de Bacurius sur la conversion du roi d'Ibérie : Kekelize 1957a, 253-259 et 270 ; Č'xartišvili 1987. Lerner 2004, 88, pense qu'un prototype de la *Vie de Nino* fut rédigé en hébreu ou en araméen dès le IV^e siècle, avant d'être traduit en géorgien au V^e siècle.
- 68 Gippert 2006, 104-105. Sur la question des rapports entre les différentes strates de rédaction de la *Conversion*, voir Alek'size 2003, 5-15 ; Alek'size 2002, 9-16 ; Mahé 2006 et 2020.

fait campagne au K'art'li : à cette occasion, le siège de la forteresse de Nariqala devant T'bilisi eut un grand retentissement pour la postérité⁶⁹. La rédaction de la *Conversion du K'art'li* prendrait ainsi place juste après cette campagne d'Héraclius dans le Caucase en 626-627. Cette collection de textes a fait l'objet de plusieurs éditions en anglais⁷⁰, en allemand⁷¹ et en russe⁷². Différentes études, notamment en langue géorgienne⁷³, mais aussi dans les langues savantes de l'Occident⁷⁴, ont été consacrées aux renseignements offerts par cette source sur le cycle de sainte Nino. Une riche bibliographie en géorgien a investi la veine d'une comparaison philologique des récits de la *Conversion du K'art'li* et de la *Vie du K'art'li* sur la première christianisation de l'Ibérie⁷⁵.

La *Vie du K'art'li* (*K'art'lis C'xovreba*)

La compilation retenue sous le nom de *Chroniques géorgiennes* ou de *Vie du K'art'li* ne forme qu'une partie de l'ensemble des œuvres historiques géorgiennes. La disposition de ces textes date d'avant leur traduction arménienne du début du XIII^e siècle. La collection connue des traducteurs arméniens comprenait neuf chroniques retraçant l'histoire du K'art'li depuis ses origines jusqu'à la mort du roi Davit' II en 1125⁷⁶. Quatre autres récits furent ajoutés au *K'art'lis C'xovreba* à une date ultérieure, élargissant la période couverte jusqu'au XIV^e siècle⁷⁷. Pour notre étude sont retenues les cinq premières chroniques, dont la rédaction définitive a traditionnellement été attribuée à l'évêque Leonti Mroveli de Ruisi (XI^e siècle), probable éditeur de textes plus anciens⁷⁸.

- La *Vie des Rois Kartvéliens* couvre la période allant de la première colonisation du K'art'li par le légendaire K'art'los jusqu'au roi Mirian converti au christianisme au IV^e s. p.C. La

69 Shapira 2007, 331-346.

70 Pour la traduction anglaise utilisée dans ce livre, voir Lerner 2004 ; Wardrop 1900. Une traduction partielle se trouve chez Lang 1976, 13-39. Toutes les références aux différentes traductions sont données dans Karaulašvili 2012, 83.

71 Pour la traduction allemande, voir Pätsch 1975, 288-337.

72 Pour la traduction russe, voir T'aqaišvili et Č'xartišvili, éd. 1989.

73 Alek'siže 2008, 132-137 ; Gippert 2006, 104-122 ; Mania 2009, 15-37 ; Siraze (†), éd. 2014.

74 Karst 1934, 66-71 ; Martin-Hisard 1997 ; Peeters 1932 ; Rapp 2003 ; Salia 1966 ; Shurgaia, éd. 2000 ; Shurgaia 2014 ; Toumanoff 1943, 149-153.

75 Abašize 1987 ; Araxamia 1991 ; Xoštaria-Brose 1996 ; Goilaže 2008 ; Karaulašvili 2012, 85, n. 65.

76 La *Vie des Rois Kartvéliens* (vers 800), la *Conversion du K'art'li par Nino* (IX^e ou X^e siècle) et la *Vie des Successeurs de Mirian* (XI^e siècle), formant le mini-corpus *C'xorebayk'art'velt'a mep'et'a* édité par Leonti Mroveli (XI^e siècle) ; la *Vie de Vaxtang Gorgasali* du Pseudo-Juanšer et sa continuation (toutes deux vers 800), formant le mini-corpus *C'xorebay Vaxtang Gorgasalisa* ; le *Martyre d'Arš'il* (786-XI^e siècle) édité par Leonti Mroveli ; la *Vie et Légende des Bagratides* par Sumbat Davit'is-ze (vers 1030) ; la *Chronique du K'art'li* (XI^e siècle) et la *Vie du roi des rois Davit' II* (XII^e siècle) ; voir Rapp 2009, 651. Voir aussi Brosset 1849 pour la traduction française, Pätsch, éd. 1985 pour la traduction allemande et Thomson, éd. 1996 pour la traduction anglaise, à laquelle on se réfère de préférence. Sur l'histoire de la première littérature géorgienne, voir T'arxnišvili 1955b, Kekeliže 1960 et Sarjvelaže 1984.

77 L'*Histoire et les éloges des monarques* (XIII^e siècle) ; la *Vie de T'amar, monarque des monarques* (XIII^e siècle) ; l'*Histoire des Cinq Règnes* (XIII^e siècle) ; la *Chronique de Cent Ans* (XIV^e siècle).

78 Ingoroqva 1941a ; Abulaže 1953 ; Thomson, éd. 1996, XX-XLIX ; Metreveli 2009 ; Rapp 2014c, 172-173.

date de composition de cette chronique est débattue, se situant probablement durant les années 790-813⁷⁹.

- *La Conversion du K'art'li par Nino*, rédigée au IX^e ou au X^e siècle, donne un récit détaillé de l'activité missionnaire de Nino dans l'Ibérie du roi Mirian dans la première moitié du IV^e siècle.

- *La Vie des Successeurs de Mirian*, rédigée après 813, peut-être au milieu du XI^e siècle par Leonti Mroveli, poursuit le récit des règnes des souverains kartvéliens jusqu'au temps de Mirdat IV (c. 409-411).

- *La Vie de Vaxtang Gorgasal*, traditionnellement attribuée à un auteur connu sous le nom de Juanšer Juanšeriani (aujourd'hui désigné sous la dénomination de Pseudo-Juanšer), fut rédigée entre 790 et 813. Nourrie de réminiscences iraniennes, elle développe une biographie épique et romancée du roi ibère Vaxtang au V^e s. p.C.

- La Continuation de la *Vie de Vaxtang Gorgasal*, qui se rattache au texte précédent, est aussi attribuée au Pseudo-Juanšer, et relate les événements de l'histoire ibère jusqu'aux invasions arabes.

Très peu d'informations permettent de cerner les auteurs et les milieux de rédaction de ces premières chroniques du *K'art'lis C'xovreba*. S'il est établi que ces textes ont été édités par l'évêque de Ruisi Leonti Mroveli au milieu du XI^e siècle, leur nature reflète, de toute évidence, une élaboration bien plus ancienne et accomplie à travers plusieurs strates successives. Aucun des chroniqueurs n'avance son nom, ni le lieu, ni non plus l'époque de son travail. La *Vie des Successeurs de Mirian* est, certes, traditionnellement attribuée à un certain Juanšer, mais cette affiliation douteuse ne doit pas être retenue⁸⁰. La place de choix accordée à Mc'xet'a dans la *Vie des Rois Kartvéliens* situe probablement le lieu de rédaction de ces textes historiographiques⁸¹.

Le rédacteur de la *Vie des Rois Kartvéliens* cite nommément quelques-unes de ses sources : la *Conversion du K'art'li*, mentionnée à propos de l'épisode de la tunique du Christ apportée en K'art'li par les Juifs Elioz de Mc'xet'a et Longinos de Karsn, doit vraisemblablement renvoyer à la version longue de l'hagiographie de sainte Nino relatée dans le corpus connu sous le nom de *Mok'c'evay K'art'lisay*⁸². Un bref excursus relatif à l'avènement de la dynastie sassanide cite

79 Rapp 2014c, 12. Sur l'hypothèse d'une source grecque, voir Vašakize 1989.

80 Rapp 2014c, 172. La *Vie de Vaxtang Gorgasali* et la chronique sans nom qui la continue sont également attribuées à ce Juanšer Juanšeriani.

81 Le roi légendaire P'arnavaz, fondateur du royaume k'art'vélien, serait ainsi "le neveu de Samari, qui, à l'époque de l'invasion d'Alexandre, avait été le *mamasaxlisi* de Mc'xet'a". Après le meurtre de Samari et de son frère, le père du futur roi, "la mère de P'arnavaz l'avait emmené, alors qu'il était un enfant âgé de trois ans, et avait fui vers le Caucase. Il y avait grandi et (plus tard) était retourné à Mc'xet'a, sa patrie". Qauxč'išvili, éd. 1955, 20. Traduction adaptée de Thomson, éd. 1996, 28-29.

82 Qauxč'išvili, éd. 1955, 37. Sur les liens entre cette tradition géorgienne sur la tunique du Christ et la littérature apocryphe, voir Mahé 2016.

une *Histoire de la Perse*⁸³. Un texte, appelé *Conversion des Grecs*, est évoqué à propos d'un récit de la conversion de Constantin particulièrement romancé, puisqu'il place cet événement comme la conséquence d'une guerre menée par les Perses contre l'empereur⁸⁴. La notice sur les exploits militaires de Tiridate IV le Grand se rapporte à une *Histoire des Arméniens* qui doit probablement désigner celle d'Agat'angelos⁸⁵. Deux intitulés de notices de rois, celles de P'arnavaz et de Mirian, comportent le terme de "vie" (*c'xovreba*), ce qui laisse supposer des emprunts à des biographies antérieures⁸⁶. La succession des règnes a visiblement dû s'appuyer sur d'anciennes généalogies, relevant du même type que celles consultées par d'autres historiens du Caucase médiéval, à l'instar de Yovhannēs Draxanakertec'i, qui évoque parmi ses références, dans le prologue de son *Histoire de l'Arménie*, "l'illustre relation des actions des rois, les généalogies des princes (*išxan*), les événements des guerres, la construction et l'édification des villes, des cantons (*gawar*), des villages et des familles, les exploits des Aryens et des non-Aryens, les périodes de troubles et de paix"⁸⁷. Dans ce matériel hétéroclite, il faut aussi relever tout particulièrement les notices de fondations de villes et d'édifications monumentales, ainsi que les épopées composées à la manière iranienne pour commémorer les exploits guerriers des rois et des héros.

La *Vie des Rois Kartvéliens* agrège ainsi un riche matériel de généalogies, de traditions épiques, d'hagiographies et de récits pittoresques autour des souverains appartenant au passé préchrétien du K'art'li. De nombreux traits littéraires et culturels attestent l'imprégnation iranienne de cet écrit, en dépit de retouches et d'interpolations effectuées à l'époque bagratide. Cette chronique s'interrompt soudainement avec l'arrivée de sainte Nino, dont les peines ont permis d'assurer la conversion de la reine Nana et du roi Mirian. Il est hautement improbable que la rédaction de 800 ait marqué aussi sèchement cette coupure au sein du règne de Mirian. En incluant toute la partie chrétienne du règne de ce roi ibère dans la *Vie de Nino*, l'édition du *K'art'lis C'xovreba* par Leonti Mroveli suggérerait ainsi que le règne de Mirian faisait l'objet de traditions distinctes⁸⁸.

La *Conversion du K'art'li par Nino*, dite aussi *Vie de Nino*, composée au IX^e ou au X^e siècle, au moins un siècle après la *Vie des Rois Kartvéliens*, ne dévoile aucun indice qui pourrait suggérer qu'elle aurait été créée pour continuer cette dernière chronique en narrant la phase chrétienne du règne de Mirian. Étant donné la prééminence de l'Église et des liens avec Byzance sous l'ère de l'âge d'or bagratide (IX^e-XII^e siècle), Mroveli fut conduit à expurger

83 Qauxč'išvili, éd. 1955, 59 : "De son temps, la Perse eut pour roi K'asre Anuširvan, Sassanide, qui extermina la lignée des Ažğalanianni, et qui est connu sous le nom d'Ardašir, ainsi qu'il est écrit dans *l'Histoire de la Perse*". Traduction adaptée de Thomson, éd. 1996, 70.

84 Qauxč'išvili, éd. 1955, 69.

85 Qauxč'išvili, éd. 1955, 69.

86 Qauxč'išvili, éd. 1955, 20 : "L'Histoire de P'arnavaz qui était le premier roi du K'art'li, un descendant de K'art'los" ; 64 : "Ici nous rapporterons la vie de Mirian, fils de K'asre, le Sassanide Ardašir". Traductions adaptées de Thomson, éd. 1996, 28 et 76.

87 Maksoudian, éd. 1980, 4-5 : Boisson-Chenorhokian 2004, 59-60, légèrement modifiée. Voir dans l'introduction de cette dernière référence 45-54, pour une analyse des sources utilisées par cet historien.

88 Rapp 2014c, 261.

des traditions sur Mirian tout ce qui avait trait au caractère iranien de son pouvoir, afin de conformer ce texte aux conventions du genre hagiographique⁸⁹. Il faudrait en effet penser que la partie tronquée de la *Vie des Rois Kartvéliens*, qui se rapportait à la phase chrétienne du règne de Mirian, accordait davantage d'importance au roi qu'à la sainte. La *Vie de Nino* s'achève sur la mort et l'inhumation de Mirian à l'Église Supérieure de Mc'xet'a, sur le site actuel de Samt'avro⁹⁰.

La recension de la *Vie de Nino* dans la compilation du *K'art'lis C'xovreba* est suivie d'une brève chronique décrivant les règnes des premiers successeurs de Mirian, depuis Bak'ar au IV^e siècle jusqu'à Mirdat IV vers le début du V^e siècle. Ce texte, nommé par Stephen H. Rapp Jr. *Vie des Successeurs de Mirian*, est d'une nature incertaine : dans l'état reçu, il aurait été rédigé quelque part entre les environs de 800 et le milieu du XI^e siècle. Ce récit d'histoire, qui délaisse visiblement les aspects iraniens de la royauté des chosroïdes-mihranides recensés dans la *Vie des Rois Kartvéliens* et la *Vie de Vaxtang Gorgasali*, verrait sa rédaction placée autour du X^e ou du XI^e siècle⁹¹. Mroveli aurait, de toute évidence, compilé cette chronique afin de combler le vide existant entre la mort de Mirian et le règne du célèbre Vaxtang Gorgasali. Quoi qu'il en soit, il est certain que, malgré le filtrage opéré par la rédaction appartenant aux milieux ecclésiastiques, un ancien matériau documentaire subsistant a justifié l'incorporation de la *Vie des Successeurs de Mirian* dans le *K'art'lis C'xovreba*. La *Vie des Rois Kartvéliens* et la *Vie des Successeurs de Mirian* partagent des traits communs : l'absence d'identification des chroniqueurs, la brièveté des narrations, ainsi que l'accent mis sur l'action des souverains kartvéliens et leurs personnes. En dépit de ces traits communs, le traitement des souverains kartvéliens dans la *Vie des Successeurs de Mirian* diverge des autres chroniques, étant donné le peu d'imagerie iranienne pouvant y être relevé⁹².

Les autres sources hagiographiques

Est incluse dans notre corpus une source hagiographique, la *Vie de Pierre l'ibère*, conservée grâce à une version syriaque issue de l'original grec de Jean Rufus⁹³, avec deux autres versions principales en géorgien⁹⁴. L'intérêt de cette source vaut notamment pour la généalogie royale de ce saint du V^e siècle, qui ne correspond apparemment pas avec les données des chroniques géorgiennes. Les discordances des sources constituent de fait la traduction d'une ancienne rivalité entre la monarchie de Mc'xet'a et la principauté (vitaxat ou pitiaxat) de la marche de Gugark'-Somxit'i. Elles posent ainsi l'enjeu d'une légitimité royale ibère dont la reconnaissance fut disputée⁹⁵.

89 Baumeister 2009.

90 Baumeister 2009, 261, n. 1. Sur la nécropole de Samt'avro, voir Manjgalaže 1985 et Sagona *et al.* 2010.

91 *Ibid.*, 261-262.

92 *Ibid.*, 262.

93 La version syriaque de la *Vie de Pierre l'ibère* a été éditée par Horn & Phenix Jr. 2008.

94 Les versions géorgiennes A et B de la *Vie de Pierre l'ibère* ont été éditées par Abulaže 1967, 213-263. Ma nouvelle traduction commentée de ces textes doit paraître dans la *Revue des Études Byzantines*.

95 Flusin 1991, 365-369 ; Rapp 2014c, 71-75.

Les autres textes hagiographiques et martyrologiques, constituant les premiers monuments de la littérature géorgienne parvenus jusqu'à nous, concernent pour beaucoup des événements postérieurs à notre période, et ne seront donc convoqués que pour apporter un éclairage complémentaire sur un point thématique donné⁹⁶. Ne sont en outre pas pris en compte les recueils du Synaxaire, ni non plus les versions métaphrastiques ajoutant aux XII^e-XIII^e siècles de nouveaux développements au cycle de Nino, et dont les enjeux apparaissent pleinement médiévaux⁹⁷.

Les sources en langue arménienne

Arméniens et Ibères-Kartvéliens avaient en commun leur position intermédiaire entre les mondes romain et iranien. Leurs familles dominantes pouvaient mobiliser des réseaux qui transcendaient les frontières. Leurs milieux lettrés comprenaient des scribes, des diplomates et des ecclésiastiques versés dans le grec et le syriaque⁹⁸. En terre arménienne comme dans l'espace ibéro-kartvélien, la langue et la littérature vernaculaire jouèrent un rôle crucial dans les processus d'ethnogenèse⁹⁹. Partageant avec les Ibéro-Kartvéliens leur position de marche entre les mondes iranien et byzantin, les Arméniens développèrent leur propre tradition historiographique ainsi qu'un regard singulier, parfois rival, sur leurs voisins du K'art'li. En contact avec les Églises de langue grecque, syriaque et géorgienne, les lettrés d'Arménie nourrirent leur culture religieuse, mais aussi profane, d'apports exogènes tout en replaçant ces matériaux dans des schémas d'interprétation proprement arméniens¹⁰⁰. L'apparition de la première littérature arménienne au V^e siècle est indissociable des nouveaux usages expliquant sa présence, à savoir la constitution d'un corpus liturgique et théologique nécessaire au développement de l'Église arménienne entre le IV^e siècle et le début du VII^e siècle¹⁰¹. Précédant la première historiographie géorgienne, l'historiographie arménienne tardo-antique fournit des informations particulièrement substantielles sur la christianisation des Ibères, l'environnement social et politique caucasien, ainsi que sur les rapports complexes avec les grandes puissances voisines, Alains, Huns, Romains et Iraniens notamment¹⁰².

En général, les traductions arméniennes les plus élaborées concernaient les textes théologiques et sacrés, alors que les écrits profanes étaient traduits avec moins de soin. Peu de livres en grec ou en syriaque circulaient en Arménie, étant donné que les ecclésiastiques revenaient des bibliothèques de l'Empire avec leurs traductions. Les auteurs de ces adaptations en arménien demeurent, pour la plupart, inconnus. Les plus prisés d'entre eux relèvent, sans surprise, de la littérature patristique : Aphraate, Éphrem, Athanase, Jean Chrysostome, Cyrille de Jérusalem, Cyrille d'Alexandrie, Basile de Césarée pour n'en citer que quelques-uns. Progressivement, les Arméniens devinrent de moins en moins dépendants de

96 Lang 1976 ; Abulaze 1963.

97 Karaulašvili 2012, 86.

98 Abelean 1948 ; Traina 2015b, 153.

99 Pour une histoire globale des ethnogenèses tardo-antiques, voir Meier 2019.

100 Hewsen 1975 ; Detlef & Müller 1981.

101 Hovsēp'eanc' 1896 ; Leloir 1972.

102 Ĵavaxišvili 1935.

leurs sources grecques et syriaques, leurs emprunts aux écrits byzantins témoignant d'une sélectivité certaine¹⁰³.

Les III^e et IV^e s. p.C., contrairement aux siècles suivants marqués par une première floraison de la littérature arménienne, ne comportent pas de documents rattachables à cette étendue temporelle¹⁰⁴. En revanche, dans la première littérature en langue arménienne du V^e siècle, plusieurs œuvres contiennent des informations sur l'Ibérie : la biographie du moine Maštoc' (c. 360-440) écrite par son disciple Koriwn¹⁰⁵; les *Récits épiques* (*Buzandaran Patmut'iwnk'*) qui recouvrent un ensemble de récits à coloration semi-légitime censés porter sur l'Arménie du IV^e siècle, et dont la rédaction définitive peut être datée du dernier tiers du V^e siècle¹⁰⁶; l'*Histoire des Arméniens* d'Agat'angelos, composée probablement dans la seconde moitié du V^e siècle ; l'œuvre historique d'Elišē, qui porte sur la révolte arméno-géorgienne de 450-451¹⁰⁷. Ce dernier récit semble être une élaboration faite à partir du court récit des mêmes événements décrits par Łazar P'arpec'i, dont l'œuvre peut être datée avec certitude d'une date de peu postérieure à 500. Il faut considérer également avec attention l'œuvre de Moïse de Khorène, de son nom arménien Movsēs Xorenac'i, dont la datation du *floruit* est controversée, entre le dernier quart du V^e siècle et le tournant du VII^e et du VIII^e s. p.C.¹⁰⁸.

L'*Histoire des Arméniens* d'Agathange, appelé Agat'angelos en arménien, décrit la conversion de l'Arménie au christianisme. La rédaction finale de la chronique vers 451 fut étroitement liée au remodelage de matériaux issus des diverses *Vies de saint Grégoire*. Cet Agat'angelos, auteur par ailleurs inconnu, rassemble diverses traditions sur la monarchie arménienne, les premiers martyrs, l'activité missionnaire autour de Grégoire l'Illuminateur, sa consécration comme premier évêque d'Arménie, l'établissement d'une première hiérarchie ecclésiastique, tout comme l'alliance du roi d'Arménie avec l'Empire romain. Agat'angelos insiste sur la conversion massive et immédiate de l'Arménie, plaçant le roi Tiridate IV sur un pied d'égalité avec Constantin. Son propos vise ainsi clairement à exalter le rôle de l'Église arménienne dans l'évangélisation de la Caucase du Sud¹⁰⁹.

L'œuvre de Movsēs Xorenac'i offre l'un des plus précieux apports à l'histoire du monde ancien en même temps qu'une controverse des plus nourries sur son authenticité. L'auteur arménien, dont la période d'existence est traditionnellement placée au V^e s. p.C., se présente comme un disciple de Maštoc', par conséquent contemporain de Koriwn et d'Ezrik, qui serait

103 Thomson, éd. 1996, XX-XLIX. Sur l'hagiographie arménienne, voir Cowe 2011.

104 Rien n'est resté des œuvres arméniennes préchrétiennes, et même si l'on sait par Plut., *Crass.*, 33.2-3, que le roi Artavasdès avait laissé des écrits en grec, on ne compte aucune tentative éditoriale désireuse de préserver le paganisme arménien parmi nos sources. Thomson, éd. 1996, XXXII.

105 Abelean, éd. 1941 ; Akinian, éd. 1952 ; Maksoudyan 1985 ; Winkler 1990.

106 Adontz 1922 ; Garsoïan 1989, 14-15 ; Traina 2001a.

107 Thomson, éd. 1982 et Thomson, éd. 1996, XXX-XXXI.

108 Pour un résumé des débats historiographiques sur la datation de Movsēs Xorenac'i, voir Thomson 1978, IX-XVII et 55-60, Traina 1995 et 1998. Sur les sources utilisées par cet historien arménien, voir Topchyan 2006.

109 Thomson 1976, VII-XVIII et Thomson, éd. 1996, XXX-XXXI. Voir aussi van Esbroeck 1971a et 1971b, ainsi que Winkler 1980, 1986.

allé étudier à Alexandrie avant d'y retourner pour retrouver son maître mourant¹¹⁰. Son *Histoire de l'Arménie* est ainsi la première à avoir intégré les traditions orales de l'Arménie préchrétienne dans le schéma des empires du monde énoncé par la *Chronique* d'Eusèbe. Cependant, son ouvrage suggère l'influence d'œuvres arméniennes fort postérieures à ces événements. Bien que certaines de ces sources citées soient d'une authenticité douteuse, il serait toutefois possible, d'après Robert W. Thomson, de repérer plusieurs emprunts, effectués par Movsēs Xorenac'i, à des œuvres traduites en arménien au cours du VII^e siècle¹¹¹. L'historien arménien aurait adapté les matériaux de son récit en faveur de la famille noble des Bagratides, dont l'émergence n'est pas antérieure au VIII^e siècle, au détriment de la maison des Mamikonian qui avait pourtant joué un grand rôle au cours des IV^e et V^e siècles¹¹². L'opinion dominante considère ainsi qu'il s'agit d'un pseudépigraphe commandité par les Bagratides d'Arménie¹¹³. Une interprétation alternative, défendue par Giusto Traina, estime cependant qu'il serait possible d'expliquer ces anachronismes en les attribuant à une nouvelle édition de l'œuvre au cours du VIII^e siècle, des copistes médiévaux ayant pu ajouter des gloses tardives au texte primitif¹¹⁴.

Outre ces compositions originales, la valeur de la première littérature arménienne se mesure également par l'adaptation d'œuvres qui n'ont pu survivre que par ces traductions en arménien. Il en est ainsi de la *Chorographie Œcuménique* (Χωρογραφία Οἰκουμένης) de Pappus d'Alexandrie, qui semble avoir été la source principale de l'*Ašxarhac'oyc'*, ou *Géographie Arménienne*¹¹⁵. Robert H. Hewsen avait autrefois tenté de démontrer que cette version arménienne de la Géographie de Pappus avait été composée entre 615 et 636 p.C., et que son auteur était Ananias de Širak, le seul écrivain arménien du VII^e siècle connu pour avoir assez de culture et d'intérêt en vue de composer une telle œuvre. Le savant revint sur cette idée quand il comprit que les divergences de vues cosmologiques entre Ananias et l'auteur de l'*Ašxarhac'oyc'* étaient trop nombreuses pour qu'il s'agisse d'un même auteur¹¹⁶. La *Géographie Arménienne* comprend tout d'abord une introduction en deux parties, la première dissertant sur le sujet de la géographie en général, la seconde consistant en une description générale du monde connu. Cette introduction est suivie de trois sections traitant respectivement de l'Europe, de la Libye, désignant ici l'Afrique, et de l'Asie. La section sur

110 Movsēs Xorenac'i, 3,60-68.

111 *L'Histoire ecclésiastique* de Socrate le Scholastique fut traduite en arménien en 696-697, auteur à qui furent aussi rattachés les légendaires *Actes de Silvestre* traduits en 678. Ces deux textes furent utilisés par Movsēs Xorenac'i pour ses récits des conversions de Constantin et de Mirian ; l'historien arménien intégra l'histoire de Mirian et de Nino dans le récit du martyr de sainte Hrip'simē et de ses compagnes. Thomson, éd. 1996, xxx-xxxv.

112 Thomson, éd. 1996, xxxi.

113 Garsoïan 2003-2004.

114 Traina 2007, 158-159 ; Traina 2015b, 153-156.

115 Pappus d'Alexandrie, géomètre grec dont le *floruit* se situe au temps de Dioclétien, est surtout connu pour sa *Collection Mathématique*. Il écrivit également un commentaire sur les *Éléments* d'Euclide, et d'autres sur l'*Almageste* de Ptolémée, ainsi que sur les *Harmoniques*, qui ont été perdus. La plus originale de ses œuvres demeure cependant sa *Chorographie Œcuménique* (appelée aussi *Géographie*), longtemps connue seulement par sa notice dans le dictionnaire byzantin de la Souda, jusqu'à ce qu'une adaptation arménienne fût publiée en 1683 à Constantinople, intitulée *Girk' Ašxarhac' ew araspelzbanut'yun or e aluesagirk'*. Hewsen 1971, 186-187. Voir aussi Eremyan 1963.

116 Hewsen 1971, 186-189.

l'Asie, la plus longue et la plus détaillée, se trouve interrompue par l'insertion d'une longue description de l'Arménie et des pays voisins : l'Ibérie, l'Albanie, ainsi que l'Iran. En dépit de cette insertion, le reste du texte est clairement basé sur Pappus¹¹⁷. L'*Ašxarhac'oyc'* comporte aussi des interpolations tardives, certaines provenant du rédacteur arménien, et comprenant quelques citations bibliques, tandis que d'autres, qui prennent acte des changements produits par la conquête arabe, sont issues d'une autre main inconnue. Il n'en demeure pas moins que l'auteur de l'œuvre indique clairement se baser sur Pappus d'Alexandrie pour l'essentiel. Les passages sur la Caucase du Sud sont fort précieux pour le travail d'identification de la toponymie, notamment lorsqu'ils peuvent être recoupés avec les données d'autres sources, en particulier celles des premières chroniques de la *Vie du K'art'li*. Après la rédaction de cette version arménienne au VII^e siècle, un abrégé de ce texte fut mis au point avant 800 p.C. La version longue ne nous est, quant à elle, parvenue qu'à travers un seul manuscrit¹¹⁸.

Une source arménienne peu exploitée par les spécialistes du Caucase ancien se repère dans l'*Histoire du Tarōn* de Zénob Glak. Traditionnellement présenté comme un évêque syrien du X^e siècle qui aurait été également le premier abbé du monastère Surb Karapet, ce Zénob Glak serait plutôt, d'après des recherches plus récentes, un personnage fictif du IV^e siècle évoqué dans un pseudépigraphe du X^e siècle, composé pour justifier la conquête territoriale du Tarōn par les Byzantins vers 966¹¹⁹. Cette chronique, retraçant l'histoire de la province arménienne du Tarōn, fournit quelques informations, certes de nature et de fiabilité fort douteuses et discutables, sur l'Arménie et l'Ibérie au tournant du III^e et du IV^e siècle¹²⁰.

Il faut aussi, pour l'époque tardive, compter sur les informations données dans l'*Histoire des Albaniens du Caucase*. Cet ensemble de récits, traditionnellement attribué à un auteur censé avoir vécu au X^e siècle, appelé tantôt Movsēs Dasxuranc'i, tantôt Movsēs Kałankatuac'i par les philologues modernes, doit plutôt être regardé comme un recueil anonyme composé en deux étapes. Au VIII^e siècle, un auteur inconnu réunit dans les livres I et II plusieurs chroniques arméniennes datées du V^e au VII^e siècle, reliées entre elles par des emprunts à Movsēs Xorenac'i. Dans une seconde étape, un troisième livre a été rajouté au X^e siècle par un autre rédacteur. L'œuvre est particulièrement précieuse pour son récit de la campagne d'Héraclius en Caucase du Sud dans les années 622-628¹²¹.

Une autre source arménienne fort instructive pour l'histoire de l'Ibérie tardo-antique est le *Livre des lettres (Girk' T't'oc')*. Cet échange épistolaire offre un aperçu unique sur le

117 Outre Pappus d'Alexandrie, le texte arménien mentionne également comme références Hipparque, Marin de Tyr, ainsi qu'Abydène, Diodore de Samos, Cosmas Indicopleustès (Constantin d'Antioche), un certain Dionysus, Apollon, et notamment Ptolémée. En dépit de ses références à ce dernier, l'*Ašxarhac'oyc'* a dû se baser sur Pappus qui a lui-même utilisé le travail de Ptolémée. Faisant référence au cours d'eau Soanas en Sarmatie, l'auteur de l'*Ašxarhac'oyc'*, 5,18, Hewsens, éd. 1992, 55, prétend que cette rivière était inconnue, alors que Ptolémée lui-même la mentionne : voir Ptol., *Geog.*, 5,9.11-12 ; 5.12.1-2 et 7 ; Lomouri 1955 ; Hewsens 1971, 187.

118 Soukrian, éd. 1881.

119 Avdoyan, éd. 1993 ; Greenwood 2014.

120 Mamikonian, éd. 1989.

121 Dowsett, éd. 1961 ; Maarten van Lint 2012, 188-190.

fonctionnement des Églises de la Caucase du Sud et les relations politiques avec les deux grands empires romain et iranien. Les lettres ont été conservées en deux parties. La première de celles-ci, compilée au début du VII^e siècle, rassemble la correspondance sur le schisme ibéro-arménien¹²². La seconde strate de la tradition réside dans l'œuvre d'un évêque arménien du X^e siècle, Uxtanès, à qui l'on doit notamment une description des événements qui ont conduit au schisme de 607.¹²³ L'ouvrage se compose principalement des lettres que l'on peut également trouver dans le recueil *Girk' T'lt'oc'* (certaines comprenant des modifications), complétées par des pièces individuelles que l'Arménien avait traduites dans les archives épiscopales de T'bilisi. Il faut retenir qu'Uxtanès incorpora ses propres explications et commentaires dans son travail, ce qui en fait une source indépendante. Étant donné qu'un des points centraux de la controverse concerne l'expulsion de l'évêque Movsès de C'urtavi hors de son diocèse, l'ouvrage permet également d'étudier les développements sociaux et culturels dans la zone frontalière ibéro-arménienne¹²⁴.

Aux XII^e et XIII^e siècles, époque de l'apogée bagratide de la Géorgie, un vif intérêt pour la littérature géorgienne apparut dans les milieux lettrés d'Arménie. C'est à cette période qu'il faut rattacher la traduction arménienne de la *Vie du K'art'li*¹²⁵. Cette version arménienne constitue le premier témoignage de cette collection de textes géorgiens. Elle était connue des contemporains sous le nom d'*Histoire de l'Ibérie, Patmut'ivn Vrac'*. Son premier éditeur au IX^e siècle l'attribua par erreur à Juanšer, alors que ce dernier figure comme l'auteur probablement apocryphe d'une partie seulement de ces chroniques géorgiennes. Le premier manuscrit arménien ayant survécu (A) fut écrit entre 1274 et 1311, tandis que le premier manuscrit géorgien du *K'art'lis C'xovreba*, le Codex de la reine Anne, date d'entre 1479 et 1495. Cependant, la fin du texte s'interrompt au milieu de la phrase qui décrit l'avènement du successeur du roi David en 1125. Tous les autres manuscrits arméniens comportent la même conclusion abrupte. On ne détient pas la copie autographe du traducteur, mais il semble que le texte primitivement traduit en arménien ait poursuivi plus loin la narration. Le premier historien arménien connu qui semble avoir été familier du *K'art'lis C'xovreba* est Mxit'ar d'Ani. Si ses dates d'existence demeurent mal connues, il est néanmoins certain que ce personnage fut actif au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Comme il est attesté que son *Histoire* s'arrête en 1187, seule la première partie allant d'Adam jusqu'à Muhammad a toutefois été conservée. Cependant, d'autres auteurs font référence aux parties perdues de cette œuvre. La meilleure preuve de la connaissance de la *Vie du K'art'li* en milieu arménien semble ainsi se trouver dans la chronique de Vardan (*Hawak'umn Patmut'ean*). Cette source du XIII^e siècle, élaborée dans un milieu nord-arménien sous influence politique géorgienne, mentionne, à propos des Kartvéliens, que "dans leur(s) livre(s)" (*i girs noc'a*) pourraient être trouvées les origines des rois issus de K'art'los jusqu'à Vaxtang, et les descendants de ce dernier jusqu'à "T'ewtas", c'est-à-dire Théodose III d'Abkhazie (r. 975-978)¹²⁶.

122 Garsoïan 1999.

123 Hovannisyán & Madoyan, éd. 2012.

124 Schleicher 2021a, 35.

125 Schottky 2012, 240.

126 Thomson, éd. 1996, XL-XLIV ; Thomson 1991c, 9. Même si le récit de Vardan n'est pas tiré de Mxit'ar d'Ani, il n'est pas non plus exactement similaire à celui de la *Vie du K'art'li*. Sur la Caucase du Nord-Ouest au début du Moyen-Âge, voir Charvát 2017.

Le sens du texte géorgien du *K'art'lis C'xovreba* semble rendu plutôt correctement dans le texte arménien du *Patmut'ivn Vrac'*, ne comportant que très peu d'erreurs. Un petit nombre de confusions peuvent être relevées sur les noms propres géorgiens et les nombres, les caractères correspondant aux chiffres 5 et 7 étant à peine distinguables en arménien. Certains écarts sont dus à des erreurs de lecture, tandis que, parfois, un nom de lieu est traduit plutôt que translittéré. D'autres traductions de termes administratifs utilisent des équivalents approximatifs en arménien. Occasionnellement, le traducteur explique le sens d'un mot géorgien qu'il a traduit. Certaines de ces notes ne se trouvent cependant pas dans le plus ancien manuscrit. Quelquefois, un commentaire est introduit pour expliciter une date ou une citation biblique. Les auteurs arméniens se permettent de procéder à des ajouts sur les textes originaux géorgiens dans deux cas de figure : si le passage évoque des sujets théologiques, non pas tant sur les points litigieux du dogme, mais plutôt sur la vision chrétienne générale ; ou bien, si le passage aborde des questions pouvant intéresser le lecteur arménien¹²⁷. Étant donné qu'aucun témoignage du texte géorgien de la *Vie du K'art'li* n'est parvenu jusqu'à nous avant le Codex de la reine Anne, les comparaisons sont à manier avec prudence. Robert W. Thomson estime néanmoins être en mesure de soutenir qu'il n'y a pas de grande différence entre les deux versions manuscrites, celle en langue arménienne du XIII^e ou du XIV^e siècle¹²⁸ et celle en langue géorgienne de la fin du XV^e siècle¹²⁹.

La difficulté et la richesse de l'histoire caucasienne résident donc dans la répartition de ses sources à travers différentes langues et époques éloignées. À l'image d'une montagne présentant plusieurs versants à son ascension, le matériau documentaire relatif aux anciennes sociétés caucasiennes n'offre pas à voir la même face selon le point de vue d'où il se trouve considéré, ou selon les questions qui lui sont posées. Il a certes été possible aux caucasologues de gravir ces pentes abruptes en vertu d'un itinéraire univoque, dont la grille d'interprétation était fixée au préalable par les impératifs disciplinaires, l'appartenance nationale ou religieuse. La mise en perspective de ces différents chemins dans une approche interculturelle et transdisciplinaire conduit toutefois à complexifier la topographie de ce champ d'études.

ÉVOLUTIONS ET ORIENTATIONS DE L'HISTORIOGRAPHIE KARTVÉOLOGIQUE

Branche de la caucasologie, la kartvéologie désigne savamment l'ensemble des études portant sur la Géorgie (*Sak'art'velo*) et la langue géorgienne (*k'art'uli*). L'appartenance de l'Ibérie à ce champ du savoir trouve des justifications objectives : les frontières du royaume ibère recouvrent à peu près celles de la Géorgie orientale, et la toponymie reflète les traces d'une langue caucasique locale qui trouva ensuite sa forme écrite au V^e siècle. Il serait

127 Par exemple, tandis que l'auteur géorgien écrit que six langues originales étaient parlées en Géorgie, à savoir le géorgien, l'arménien, le syriaque, le khazar, l'hébreu et le grec, le traducteur arménien prétend, de son côté, que la langue géorgienne ne serait qu'un mélange des cinq autres langues ! Thomson, éd. 1996, 17-18.

128 Voir les éditions du *Patmut'ivn Vrac'* : Abulaže, éd. 1953 et Thomson, éd. 1996.

129 Sur les éditions et traductions du *K'art'lis C'xovreba*, voir les éditions de Qauxč'išvili 1955 ; Rapp 1998 ; Brosset 1849 et Thomson, éd. 1996.

cependant fallacieux de faire de l'Ibérie un isolat confiné dans son identité originale et irréductible. Agrégat de populations aux conditions de vie très diverses, rassemblant Ibères de la vallée de la Koura, Mosches, Sodes, Lupènes et Silves des contreforts caucasiens, le royaume ibère ne devait sa cohésion qu'au consensus de princes dont les ressources leur permettaient de s'insérer dans un jeu politique caractérisé par sa coloration transnationale, entre hellénisme et culture iranienne : ces élites polyvalentes, pour ne pas dire ambivalentes, maîtrisant aussi bien le grec que l'araméen, pouvaient prendre langue aussi bien avec les Romains qu'avec les Parthes, les Alains, les Albaniens ou les Arméniens.

L'assignation de l'Ibérie à un champ académique, qui s'accorde plutôt mal avec sa position de charnière du monde ancien, s'explique notamment par le parti pris de l'école géorgienne qui considère ce royaume comme l'ancêtre de la Géorgie sous sa forme actuelle. L'association de l'Ibérie au territoire de la Colchide-Lazique dans plusieurs ouvrages de référence reflète ainsi l'opinion préconçue des tenants d'une approche nationale à la recherche des origines de la Géorgie¹³⁰. Cette affirmation, établissant *a posteriori* une continuité entre les différents États et groupements humains qui se sont succédé à travers le temps en Caucase du Sud, relève davantage du roman national que de l'enquête historique : prétendre que les Ibères seraient Géorgiens reviendrait aussi à dire que les Gaulois seraient Français... Jamais les Colches, les Svanes, les Mosches et les Ibères de l'Antiquité ne purent concevoir l'idée d'un État qui les unirait en une seule nation. Ces cadres d'études traditionnels ont été appliqués au détriment des autres possibilités de comparaison de l'Ibérie avec les autres royaumes du Caucase, notamment l'Arménie et l'Albanie. Cette relégation des Ibères dans le champ de la kartvélogie est aussi le fait de chercheurs occidentaux habitués au découpage des grandes aires de civilisations¹³¹, et peu portés à comprendre la spécificité de territoires hybrides et morcelés comme ceux du monde caucasien, qui plus est éloignés des rivages méditerranéens familiers du grand public. Longtemps consignée dans le domaine des curiosités orientalistes, puis dans le programme national des Géorgiens, comment l'histoire de l'Ibérie est-elle arrivée à l'heure où la mondialisation questionne l'articulation entre territoires, échanges et identités ?

Dès l'époque médiévale, un dépôt d'antiquités se trouvait à la cour des rois de la Géorgie, supervisé par le trésorier du souverain. Cette collection royale fut saccagée par les Perses lors du pillage de Tbilisi en 1795, avec les autres richesses de la cour géorgienne¹³². Jusqu'au XIX^e siècle, l'étude des antiquités en Géorgie était d'une nature hasardeuse. Quelques informations furent préservées à travers la conservation de reliques dans les églises et monastères du pays. De nombreux objets, aujourd'hui disparus, ne subsistent plus que par ce qu'en disent les œuvres de savants géorgiens comme Sulxan Saba Orbeliani, Teimuraz Bagrationi et Vaxuști Bagrationi. Ces restes du passé antique sont aussi mentionnés dans les

130 Javaxišvili (†) 2012, 1 ; Manvelišvili 1951 ; Chartolani 1989 ; Saqvarelize 1990 ; Melik'išvili & Lordkipanidze 1989, 1 ; Braund 1994. La revue géorgienne *Iberia-Colchis* reflète également cette association traditionnelle.

131 Huntington 1996.

132 Gamqrelize, éd. 2021, 4.

récits de voyageurs, tels qu'Arcangelo Lamberti, Cristoforo de Castelli, Frédéric Dubois de Montpéroux, Johann Anton Guldenstädt, et d'autres encore¹³³.

C'est au XIX^e siècle, à l'époque tsariste, que l'étude des antiquités géorgiennes devint plus systématique¹³⁴. Plusieurs historiens, savants, lettrés et philologues firent progresser les études kartvélogiques au XIX^e siècle, parmi lesquels Vakhtang Almaskhan (1761-1814), David Bagrationi (1767-1819), Platon Ioseliani (1810-1875), Mikhaïl P. Sabinine (1845-1900), Zakaria Čičinaze (1854-1931), Michel Tamarati (1858-1911) et Aleksandr S. Khakhanov (1866-1912). Les premiers pas dans l'étude du passé de la Géorgie, tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'en 1917, ont été davantage l'œuvre des savants russes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, les centres de l'Empire russe, que des milieux savants géorgiens réduits à un rôle auxiliaire. Créé en 1837, le Comité Statistique de Géorgie se mit à recenser les monuments historiques en vue de leur protection¹³⁵. L'un des maîtres d'œuvre de ce travail de collecte d'informations était M. F. Čilašvili, membre du Comité des Statistiques. Lors de son allocution à la Société Caucasienne de Géographie le 8 décembre 1856, il souligna la nécessité d'engager une grande campagne de fouilles archéologiques en Géorgie. Les instructions émises par ce même Comité des Statistiques jouèrent un rôle certain dans l'identification et la protection du patrimoine archéologique géorgien, même s'il ne s'agit là que d'une avancée fort limitée par rapport à l'étendue des enjeux¹³⁶.

La première fouille archéologique mue par un intérêt scientifique se déroula durant l'été 1852 sur le site de l'ancienne cité d'Up'lisc'ixe, à une quinzaine de kilomètres de Gori¹³⁷. Ces travaux furent conduits par un pionnier de l'archéologie géorgienne, Dimitri K. Meğvinet'uxuc'esišvili (1815-1878). Celui-ci étudia de nombreux monuments historiques, enquêta sur plusieurs régions de Géorgie, en K'art'li, en Imeret'i, en Gourie, en Mesxet'i et en Ačara notamment. Après avoir exercé comme employé du tribunal de Gori, il s'installa à T'bilibi en 1851, où son nouvel emploi de gouverneur dans l'administration lui procura davantage de temps pour ses recherches. Ayant reçu une subvention du gouvernement, ce chercheur fut chargé d'organiser plusieurs expéditions en différents points de la Géorgie. Après l'arrêt de ce programme, Dimitri K. Meğvinet'uxuc'esišvili retrouva un emploi au tribunal de Gori, avant de recevoir une nouvelle aide financière de la part du gouvernement en 1852, qui lui permit de commencer des fouilles à Up'lisc'ixe. Il engagea dans son expédition un artiste de T'bilibi pour concevoir les dessins, et tint lui-même un journal de fouilles. Malheureusement, seuls quelques brefs rapports de ses travaux archéologiques furent préservés, ayant été publiés dans les numéros 43, 66 et 70 du journal *Kavkaz* en 1852. Plusieurs inscriptions géorgiennes furent exhumées et consignées, un fossé de quatre mètres

133 Gamqrelize 2009a, 5-6.

134 Gordadze 1999 ; Masalsky 1894.

135 Voir les Archives historiques de l'État Central de Géorgie, dépôt n°16, dossier 5433.

136 Gamqrelize 2009a, 6. Pour un aperçu transnational de l'épistémologie et de l'histoire des développements de l'archéologie en Caucasic du Sud, voir Khatchadourian 2008.

137 Sanikize 2002.

de long fut creusé dans la Grande Salle d'Up'lisc'ixe, à propos de laquelle ce chercheur pensait qu'il s'agissait du palais d'un noble¹³⁸.

Au milieu du XIX^e siècle, la vie culturelle en Géorgie prit un nouvel essor, tout en étant conditionnée à la tutelle de la Russie. Dans une perspective d'intégration de la Géorgie à l'Empire russe, des sociétés savantes inspirées de leurs consœurs européennes furent fondées, un musée et une bibliothèque furent ouverts. La publication de périodiques scientifiques livra son lot d'articles de recherche, au sein desquels l'archéologie faisait l'objet d'un vif intérêt. Le mot géorgien d'*ark'eologia* s'appliquait alors à la description et à l'étude des antiquités de diverses sortes, comprenant aussi bien les livres, les églises, les monastères et les icônes que les monuments épigraphiques, tandis que les fouilles du sous-sol ne bénéficiaient pas d'une grande attention¹³⁹.

Le passé ancien de la Géorgie suscita aussi les premiers travaux scientifiques en Europe. L'orientaliste d'origine française Marie-Félicité Brosset (1802-1880), premier k'art'vélogue européen, membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg et de la Société asiatique de Paris, étudia les manuscrits géorgiens conservés dans la capitale française, et composa notamment une traduction du poème de Rust'aveli, *le Chevalier à la peau de panthère*. Ce pionnier de la caucasologie effectua en 1847-1848 un voyage en Géorgie, où il collecta un important matériel documentaire sur le pays, ce qui lui permit de mener à bien son vaste projet éditorial, *l'Histoire de la Géorgie depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, dont la publication s'échelonna sur plusieurs années¹⁴⁰. Cet ouvrage porte, pour la première fois, une traduction intégrale en français de la compilation de chroniques géorgiennes connue sous le nom de *Vie du K'art'li (K'art'lis C'xovreba)*. L'essor de la k'art'véologie prit notamment place à Saint-Petersbourg, où s'ouvrit, en 1855, la Faculté des Langues Orientales, dont Nikolai Marr fut le doyen de 1911 à 1919, et qui forma les premiers chercheurs en iranologie géorgienne, comme Davit' Kobize et Magali T'odua.

La Société Géographique, qui tint sa première réunion à T'bilisi en 1850, fut l'une des premières organisations à s'intéresser aux antiquités géorgiennes. Lors de sa création, il fut décidé de fonder un musée et un centre d'archives. Parmi les membres actifs de cette Société se trouvaient plusieurs figures géorgiennes notables, notamment R. Erist'avi, D. Qip'iani, Platon Ioseliani, G. Orbeliani, G. Erist'avi, M. Čilašvili, Adolf P. Berger et P. Uslar. La société nouvellement fondée chargea ses membres de collecter les objets d'antiquités et les catalogues existants, ainsi que de prendre part aux expéditions scientifiques. Le tout premier musée géorgien put ainsi ouvrir ses portes au printemps 1852 dans un bâtiment situé dans l'actuelle rue Alek'sandre Čavčavaže à T'bilisi. Il se composait de trois départements rassemblant les collections d'ethnographie, d'histoire naturelle et d'histoire. En 1854, le musée possédait dans ses fonds environ 3 300 objets. En 1863, après la fermeture de ce premier musée, ses

138 Gamqrelize 2009a, 6-9. Le journal *Kavkaz*, publié en russe à T'bilisi de 1846 à 1918, était l'un des instruments de la russification de la périphérie caucasienne de l'Empire et un agent de la politique officielle, dans le domaine culturel notamment.

139 *Ibid.*, 9. Voir der Nersisian 1945 sur les icônes de Géorgie.

140 Brosset 1849 et 1851.

collections furent transférées dans le nouveau Musée du Caucase à T'bilisi, qui devint, par la suite, le Musée National de Géorgie¹⁴¹.

L'un des fondateurs les plus actifs du Musée du Caucase fut l'historien Platon Ioseliani (1809-1875), également membre de la Société Géographique, et kartvélogue prolifique. Ses travaux d'histoire et d'archéologie s'intéressaient notamment à l'évolution urbaine de la Géorgie. Platon Ioseliani découvrit que les sites des principales villes se trouvaient sur les rives des grands fleuves et de leurs principaux affluents, sur des positions stratégiques, ou bien en des lieux bénéficiant d'une valeur religieuse particulière. Parfois, des centres économiques indépendants, nés du développement commercial, s'établissaient à proximité. Pour appuyer ses théories, l'historien fit quelques fouilles sur un ancien site urbain situé à proximité du village actuel de Žinvali. C'est en 1844 que le savant géorgien nota dans l'un de ses ouvrages qu'il existait plusieurs ruines à Mc'xet'a qui n'avaient jamais été fouillées¹⁴².

En 1867, à Mc'xet'a, l'ancienne capitale du K'art'li, à l'occasion de travaux de reconstruction d'une route sur la rive droite du fleuve Koura, au bas de la colline de Baginet'i, une stèle datée de 75 p.C. fut découverte, dont l'inscription grecque commémore les travaux de fortifications autour d'Armazi sous l'égide de Vespasien. Dans les années suivantes, d'anciennes tombes à cistes furent découvertes à Samt'avro et à Bebrisc'ixe. Ces découvertes attirèrent l'attention des milieux gouvernementaux. En 1871, l'historien Friedrich Bayern (1817-1886), originaire d'Odessa, fut chargé de conduire les fouilles sur le site de Samt'avro. Les comptes-rendus des travaux archéologiques effectués sur cette ancienne nécropole furent publiés notamment dans les numéros 7 et 8 du journal *Kavkaz* en 1872, précédant l'ouvrage que Friedrich Bayern publia à Berlin en 1885, présentant les tombes de Samt'avro avec les résultats d'autres explorations archéologiques¹⁴³.

Ces premiers résultats ne pouvaient qu'encourager de nouvelles entreprises scientifiques. En 1872, un Comité Archéologique pour le Caucase fut établi à T'bilisi, et ne tarda pas à bénéficier du soutien de la Société des Amateurs de l'Archéologie Caucasiennne, fondée en 1873 dans cette même ville. Cette association, organisée par le fonctionnaire et scientifique russe Adolf P. Bergé (1826-1886) sur les instructions du vice-roi du Caucase, demeurait sous contrôle russe, en n'accordant aux Géorgiens qu'un rôle secondaire. Ce personnage au service de la vice-royauté du Caucase fut le maître d'œuvre de la publication des *Actes de la Commission archéographique du Caucase* (AKAK), dont les dix premiers tomes parurent de 1867 à 1885¹⁴⁴. En 1873 également, un article à valeur programmatique de Dimitri Bakraze (1826-1890) fut publié dans la revue géorgienne *C'iskari*, familiarisant son lectorat avec les enjeux des études archéologiques dans le pays tout en présentant la nouvelle Société. La question de la protection des biens du patrimoine fut ainsi soulevée, tout comme la nécessité

141 Gamqrelize 2009a, 10.

142 Ioseliani 1850 ; Gamqrelize 2009a, 10-11.

143 *Ibid.*, 11 ; Bayern 1885.

144 Ybert 2013, 276. Bergé mourut avant d'avoir achevé le onzième volume.

de les recenser, de les cartographier, de les décrire et de les fouiller. Des contacts furent établis avec les autres sociétés archéologiques caucasiennes et leurs consœurs en Europe¹⁴⁵.

La Charte de la Société des Amateurs de l'Archéologie Caucasiennne, ratifiée le 23 mars 1873, prévoyait de livrer ses publications savantes à la Bibliothèque Publique, devenue aujourd'hui la Bibliothèque Nationale du Parlement Géorgien. En 1875, le premier livre de la Société fut édité à T'bilisi. La Société disposait d'un réseau de membres et de correspondants à l'étranger, ses effectifs atteignant le nombre de soixante individus. Ses recettes provenaient des cotisations des adhérents ainsi que des dons ; leur modestie freinait l'essor des recherches. Parmi les principaux objectifs de recherche figurait notamment le littoral de la Mer Noire des environs de Soukhoumi, P'ot'i et Bičvint'a¹⁴⁶. Les sites archéologiques prioritaires étaient, en Géorgie occidentale, Bedia, Nok'alak'evi, P'ot'i, Ozurget'i, K'ut'aisi, Varc'ixe, Oni, Xoni, Šorapani et, en Géorgie orientale, Surami, Ačquri, Ožrxé, T'mogvi, Axalc'ixe, Axalgori, Kaspi, Bolnisi, Dmanisi, Mc'xet'a, Žinvali, Gremi, Nekresi, Ujarma, Čeremi notamment¹⁴⁷. En 1874, Dimitri Bakraze conduisit lui-même des fouilles dans le village de Vašnari, à proximité d'Ozurget'i. Les résultats de ses travaux sont résumés dans sa monographie sur les *Anciens monuments chrétiens du Caucase*, inclus dans un volume de la Société des Amateurs de l'Archéologie Caucasiennne, où les différents sites se trouvaient classés par ordre alphabétique et sommairement décrits, avec des notices sur le style architectural de 320 monuments¹⁴⁸.

Une fouille menée en 1877 sous les fondations d'une maison, située à proximité de la maison-musée de l'écrivain Alek'sandre Qazbegi, dans le village du même nom, livra environ deux-cents objets, dont de nombreux bijoux. Un an auparavant, en 1876, le cinquante-deuxième numéro du journal géorgien *Droeba* évoquait déjà la découverte de tombes et de divers objets d'or sur l'actuel site de Vani, peut-être l'antique cité de Surium, Souris ou Sourion figurant dans les sources antiques¹⁴⁹. En 1880, l'écrivain géorgien Giorgi Ceret'eli (1842-1900) fit une communication publique consacrée aux antiquités de Vani. Des fouilles de modeste envergure se déroulèrent dans le territoire de cette commune en 1889, sur la colline d'Axvledianebis Gora. Plusieurs tombes furent fouillées ; des objets en métal ainsi que de la céramique furent trouvés¹⁵⁰. Giorgi Ceret'eli conduisit d'autres fouilles archéologiques dans la grotte de Mğvimevi, située dans la vallée de Qvirila, entre Sač'xere et Čiat'ura. À proximité de la ville de Sač'xere, sur les pentes de la colline de la forteresse de Modinaxe, des vestiges de sépultures furent découverts. Dans la vallée de Qvirila, près de la forteresse de Šorapani, l'ancienne Sarapana de Strabon, Giorgi Ceret'eli dégaa les restes d'une ancienne canalisation. Parmi les vestiges retrouvés à K'ut'aisi, à proximité de la rive du Rioni, près de l'actuel Pont Rouge, un ancien bain fut déterré. En 1880, deux anciens sites localisés dans le

145 *Ibid.*, 12-14.

146 Berdzenišvili 2006-2007.

147 Berdsenišvili 1979 ; C'otniašvili 1986.

148 Gamqrelize 2009a, 16-17.

149 L'inscription KGIG 116 trouvée dans le sanctuaire de Vani comporte le nom au datif *Sourei*. Plin., *Nat.*, 6.12 évoque Surium en Colchide. Ptol., *Geog.*, 5.10 cite Sourion. Le nom ancien semble dériver de la racine k'art'vélienne *sur, "grand, complet" (Fähnrich 2007, 372). Il n'est cependant pas certain que ce toponyme corresponde à la cité dans laquelle l'inscription qui le mentionne a été trouvée.

150 Gamqrelize 2009a, 18.

village de Nasaĵvari furent découverts entre Čognari et la gare d'Aĵamet'i, sur la voie ferrée P'ot'i-T'bilisi. Haches, couteaux, pointes de flèches, bracelets de bronze figurent parmi les objets trouvés¹⁵¹. Dans l'Abkhazie des années 1880, il existait, à Soukhoumi, un petit musée d'archéologie et d'histoire locale. Dans cette même ville, une modeste fouille fut conduite en 1886 dans la partie occidentale de l'actuel jardin Rust'aveli. Des fragments de poterie furent retrouvés ainsi qu'une monnaie de la cité d'Amisos. En 1880, onze tombeaux furent mis au jour dans le village de Diġomi, à la confluence de la rivière Diġmisçqali et du fleuve Koura¹⁵².

Un congrès scientifique d'importance majeure se tint à T'bilisi en 1881 sous l'impulsion de la Société des Amateurs de l'Archéologie Caucasiennne, dont Dimitri Bakraze était membre. Des savants étrangers y participèrent, tels qu'Oscar Montelius de Stockholm, Rudolf Virchow de Berlin, Heinrich Schliemann d'Athènes, Alfred Rambaud de Paris, Ernest Chantre de Lyon ou encore Gabriel de Mortillet de Paris. Il s'agissait du Cinquième Congrès Archéologique, inséré dans une série de grands forums d'archéologie d'inspiration panrusse, qui se tenait tous les trois ans dans une des villes de l'Empire russe. Ces Congrès, organisés à l'initiative de la Société archéologique de Moscou et de son président, Alexeï S. Ouvrevarov (1825-1884), étaient financés par le Ministère de l'Éducation populaire. Les actes de ce 5^e Congrès, ouvert le 8 septembre 1881, firent l'objet de comptes-rendus dans les numéros 198, 199 et 200 du journal *Kavkaz* de cette même année. Les sujets évoqués lors des 81 conférences délivrées à l'occasion de ce colloque avaient trait aussi bien à l'histoire qu'aux questions littéraires et linguistiques, qu'à l'ethnographie, à l'art et à la géographie. L'archéologie n'occupa en revanche qu'une place modeste lors de cet événement¹⁵³.

Souffrant du manque de fonds, la Société des Amateurs de l'Archéologie Caucasiennne cessa ses activités peu après le Congrès de 1881. Le 28 novembre de cette année-là, les anciens membres de cette association se réunirent à nouveau dans la nouvelle Société d'Histoire et d'Archéologie du Caucase, dirigée par Dimitri Bakraze jusqu'en 1886. Deux volumes de travaux furent publiés par la Société en 1881 et 1886. Cependant, toujours en raison d'un manque de fonds, cette Société ferma ses portes¹⁵⁴.

En 1889, l'attention se porta sur Baginet'i, la colline de Mc'xet'a où se trouve l'ancienne citadelle d'Armazi. Dimitri Bakraze, en raison de son âge avancé, chargea Ek'vt'ime T'aqaišvili (1863-1953) de la direction des fouilles sur ce site. Le bâtiment à deux salles, dont la fonction reste mal connue, fut la première structure dégagée à Baginet'i, lors de cette première excavation qui ne dura que trois semaines. Par la suite, Ek'vt'ime T'aqaišvili dirigea d'autres travaux d'exploration archéologique en Géorgie. En 1896, il se trouvait sur la colline d'Axvlediani, à Vani, dans la vallée du Sulori. Les nombreux artefacts et témoignages monétaires retrouvés le conduisirent à dater cette cité de l'époque classique et à l'identifier comme un ancien centre majeur du commerce caucasien. La même année, Ek'vt'ime T'aqaišvili fouilla les sites

151 Gamqrelize 2009a, 19-20.

152 Gamqrelize 2009a, 20.

153 Gamqrelize 2009a, 20-22.

154 Gamqrelize 2009a, 21-22.

à proximité des villages de Saĵavaxo, sur la rive gauche du fleuve Rioni, dans la région de Samtredia, et de Xuc'ubani, sur la rive droite du Kintriši, dans la région de Kobulet'i¹⁵⁵.

En 1902, de riches tombes anciennes furent découvertes à Bori, aux confins du Šida K'art'li et de l'Imeret'i, sur la rive gauche de la rivière Borimela. Près de C'ixisziri, dans la région de Kobulet'i, divers objets datés des I^{er}, II^e et III^e s. p.C. furent déterrés au sein des fondations d'une maison. Des travaux de terrassement menés à proximité de Saĵeguri conduisirent accidentellement à la découverte du trésor dit d'Axalgori, dont l'inventaire comprend, entre autres, des boucles d'oreille en or, des torques, des bracelets, un collier, des anneaux sigillaires, des *phialai* d'argent ainsi qu'un harnais de cheval. La même année, des haches de bronze ainsi que plusieurs barres de métal furent retrouvées également à l'occasion de terrassement à proximité d'Axalk'alak'i, dans la région de Kaspi. Une autre fouille fut menée par Ek'vt'ime T'aqaišvili à la confluence de la rivière Banisxevi avec le fleuve Koura¹⁵⁶.

En 1924, le gouvernement de la République soviétique de Géorgie émit un décret portant "sur la protection des antiquités et des monuments artistiques", par lequel l'État interdisait les fouilles sauvages et se portait garant de la protection du patrimoine. Cette loi sur la préservation des monuments et l'interdiction des fouilles illégales traduisait une législation soviétique qui reprenait des textes normatifs émis au temps de l'Empire russe. L'Université d'État de T'bilisi, le Musée d'État de Géorgie ainsi que la Société Historique et Ethnographique Géorgienne, rejoints par le nouvel Institut d'Archéologie rattaché au Ministère de l'Éducation, furent chargés de l'encadrement des fouilles archéologiques. Dans les années 1925-1931, l'archéologue Giorgi Nioraĵe (1886-1951), de retour en Géorgie après avoir achevé sa formation en Europe, mena des excavations à Karsnisxevi, Zemo Avčala, Sasiret'i, Devisxvrel'i et Sak'ajia. Avec ses collègues de l'ancienne génération et de la nouvelle, S. Makalat'ia, G. Gozališvili, S. Iordanišvili, G. Musxelišvili, G. Č'itaia entre autres, il poursuivit son exploration du sous-sol géorgien sur les sites de P'lavismani, T'agiloni, Iqalt'o, Nok'alak'evi, Kiket'i et Ciĵamuri notamment¹⁵⁷.

La discipline archéologique acquit ses lettres de noblesse dans les milieux universitaires géorgiens. Le séminaire d'archéologie, initié en 1918 par Ek'vt'ime T'aqaišvili, fut suivi par celui de Giorgi Nioraĵe en 1925. Ce dernier était d'abord titulaire d'une chaire d'histoire ancienne, avant d'occuper, à partir de 1934, la chaire d'histoire de la culture matérielle de la Faculté d'histoire de l'Université de T'bilisi. En 1953, Giorgi Nioraĵe céda cette chaire à l'académicien Ot'ar Ĵap'ariĵe. Tandis que l'Université d'État de T'bilisi jouait son rôle de pépinière des générations successives d'archéologues géorgiens, le Musée Caucasiens, devenu en 1919 le Musée National de Géorgie, fut converti en principal lieu de conservation des documents archéologiques dégagés lors des fouilles, les deux institutions travaillant en étroite collaboration¹⁵⁸.

155 Gamqreliĵe 2009a, 22-24.

156 Gamqreliĵe 2009a, 24-25.

157 Gamqreliĵe 2009a, 26-27.

158 Gamqreliĵe 2009a, 27.

Parallèlement à l'avancée des fouilles archéologiques, l'aube du xx^e siècle vit se constituer en Géorgie une école historiographique nationale, dont le plus illustre représentant demeure Ivane Ĵavaxišvili (1876-1940). Diplômé de la Faculté des Langues Orientales de Saint-Petersbourg, élève du linguiste Nikolaï Marr (1865-1934), il travailla avec lui sur les manuscrits géorgiens médiévaux du mont Sinaï. Ce savant exerça un rôle crucial dans la fondation et la direction de l'Université de T'bilisi à partir de 1918. Parmi ses publications prolifiques, *l'Histoire de la nation géorgienne*, éditée en plusieurs volumes à partir de 1908, constitue son œuvre fondamentale, faisant encore référence aujourd'hui. Représentant du courant positiviste, Ivane Ĵavaxišvili estimait nécessaire d'étudier les sources archéologiques pour conduire l'enquête historique sur le passé de la Géorgie¹⁵⁹. C'est à partir de 1930 qu'il prit part à des travaux archéologiques. Cette année-là, il occupa un poste de direction sur le champ de fouilles de Nok'alak'evi, l'ancienne Archéopolis¹⁶⁰. À compter de 1936, son activité archéologique investit les sites de Dmanisi, Gudarexi, Gegut'i et Bolnisi. Cet archéologue accorda une attention particulière aux systèmes d'irrigation et des conduites d'eau¹⁶¹.

En 1921, des membres du gouvernement de la République de Géorgie arrivèrent à Paris après avoir fui leur pays envahi par l'Armée Rouge, ayant emporté avec eux plusieurs objets de valeur relatifs à l'histoire de la Géorgie, issus de divers musées, pour les confier à une institution bancaire française. L'archéologue géorgien Ek'vt'ime T'aqaišvili (1863-1953), à qui ces biens avaient été remis, put les étudier à loisir durant son séjour en France de 1921 à 1945, date à laquelle il décida de retourner à T'bilisi avec ces objets¹⁶².

La branche motrice de l'archéologie géorgienne était celle qui se consacrait à l'étude de la Préhistoire. Dans les années 1926-1931, un habitat humain remontant à l'Âge de Pierre fut retrouvé à Devisxvreli, dans la région de Xaragauli. Sur la base du matériel archéologique mis au jour, Giorgi Nioraže publia une monographie qui constitua le premier ouvrage significatif consacré au Paléolithique en Géorgie¹⁶³. Une reproduction de la grotte de Devisxvreli fut exposée au public dans le Musée d'État de Géorgie. D'autres sites préhistoriques furent explorés dans les années 1930, notamment la grotte de Sak'ajia dans la région de TerĴola, la grotte de Mġvimevi dans la région de Ćiat'ura, ainsi que l'habitation d'Iašt'xva près de Soukhoumi¹⁶⁴.

L'année 1936 vit la création de l'Institut Nikolaï Marr des Langues, de l'Histoire et de la Culture Matérielle : l'ENIMKI est son acronyme géorgien. Cet organisme de recherche en kartvélologie reprenait le flambeau de l'Institut des Études Caucasiennes, lui-même successeur de l'ancien Institut d'Histoire et d'Ethnographie fondé par Nikolaï Marr. En 1938, un département autonome d'archéologie fut formé au sein de l'ENIMKI, grâce à une fusion avec l'Institut archéologique du Ministère de l'Éducation. En dehors de ce département

159 Kalandaze 2012.

160 Zak'araia & Kapanaze 1991.

161 Gamqrelize 2009a, 29-30 ; Kalandaze 2012, 54-61.

162 C'ec'xlaže 1999, 9-15.

163 Nioraže 1948. Voir aussi Nioraže 1940 pour une étude archéologique plus spécifique.

164 Gamqrelize 2009a, 28. Sur la préhistoire de la Géorgie orientale, voir aussi P'ic'xelaouri 1973.

de l'Institut Marr, des travaux archéologiques furent entrepris par le Musée Rust'aveli, qui avait originellement été fondé à l'occasion d'une exposition sur l'époque du célèbre poète géorgien (c. 1160 - après 1220). De 1936 à 1939, les équipes de ce musée supervisèrent des fouilles à Dmanisi, Gudarexi, Bolnisi et Gegut'i¹⁶⁵.

L'historien Ivane Ĵavaxišvili prit en compte les données livrées par les fouilles archéologiques pour l'écriture de sa monumentale *Histoire de la nation géorgienne*.¹⁶⁶ En 1937, ce même auteur publia un article à valeur programmatique dans le bulletin de l'Institut Marr, intitulé "Nos missions dans le domaine de la linguistique et de l'histoire de la culture", également pertinent pour le champ de l'archéologie géorgienne. La même année, une nouvelle expédition eut lieu à Mc'xet'a, organisée par le même Institut Marr. Les fouilles mirent au jour un ancien bain sur la rive droite du fleuve Koura, près de l'acropole d'Armazi, et se concentrèrent sur la sauvegarde de l'ancienne nécropole de Samt'avro, endommagée par de nouvelles constructions. Une autre expédition fut formée et commença ses travaux le 27 octobre 1938, avec Ivane Ĵavaxišvili à sa tête. Les premiers résultats de ces investigations furent publiés dans un ouvrage fondamental, le premier volume de *Mc'xet'a*¹⁶⁷.

L'école russe et géorgienne de l'époque soviétique accomplit des avancées sensibles dans les domaines de l'histoire et de l'archéologie. L'archéologue Boris Kouftine (1892-1953), formé à Moscou, déporté pendant trois ans à Vologda avant de résider à partir de 1933 à T'bilisi, est notamment connu pour avoir étudié les cultures de l'ensemble Koura-Araxe à la période du Chalcolithique tardif et au début de l'Âge du Bronze¹⁶⁸. La découverte de tombes datant de l'Âge du Bronze en T'rialet'i durant les années 1936-1940 marqua une avancée significative dans notre connaissance de cette ancienne culture archéologique, vulgarisée auprès du grand public à l'occasion d'une exposition au Musée d'État de Géorgie en 1941¹⁶⁹. Concernant l'Antiquité et le Haut Moyen Âge, les travaux des historiens O'tar Lort'k'ip'anize (1930-2002) et Giorgi Melik'išvili (1918-2002) ont notamment fait l'objet d'une synthèse publiée en russe, *Очерки истории Грузии (Essais sur l'histoire des Géorgiens)*, pouvant encore faire référence malgré une certaine empreinte soviétique sur les chapitres concernant l'économie et la société¹⁷⁰. Les recherches d'Andria Ap'ak'ize (1914-2005) et de Simon Ĵanašia (1900-1947) pour l'archéologie, ainsi que celles de Nikoloz Berzenišvili (1895-1965) pour l'histoire, et de Šalva Amiranašvili (1899-1975) pour l'histoire de l'art, occupent une place notable dans le champ des études géorgiennes¹⁷¹. En 1941, l'Institut d'histoire se sépara de l'Institut Marr, pour prendre, en 1943, le nom d'Ivane Ĵavaxišvili¹⁷². Parallèlement à la poursuite de la politique soviétique centripète, l'encouragement au développement des élites et des langues locales

165 *Ibid.*, 28-29.

166 Ĵavaxišvili (†) 2012, 1, 22-29 pour un aperçu. Sur le Néolithique et le début de l'Âge du Bronze concernant l'espace correspondant à la Géorgie, voir Kiğuraze 1986 et Kiğuraze 2000.

167 Ap'ak'ize 1958 ; Gamqrelize 2009a, 31-32.

168 Kouftine 1941 ; Kiguradze 2000, 321.

169 Gamqrelize 2009a, 32 et 36.

170 Melik'išvili & Lordkipanidze 1989.

171 Amiranašvili 1944 ; Ap'ak'ize *et al.* 1958 ; Ĵanašia 1937 et 1938 ; Berzenišvili *et al.* 1946.

172 Gamqrelize 2009a, 33.

dans les républiques nationales selon le principe d'“indigénisation” (*korenizatsiya*) joua un rôle majeur, en particulier au cours des trente premières années de l'existence de l'URSS.

La seconde moitié du ^{xx}e siècle connut plusieurs évolutions historiographiques décisives. L'archéologie devint l'un des instruments du nationalisme en Géorgie à partir des années 1950. La diffusion des études géorgiennes dans les milieux savants occidentaux put compter sur l'existence de périodiques comme *Bedi K'art'li* (*Le Destin de la Géorgie*), une revue internationale parue à Paris de 1948 à 1984. Dans ses premières années, cette publication servait surtout d'organe de liaison entre les intellectuels géorgiens. Rédigée en langue géorgienne, elle ne pouvait attirer l'attention des milieux scientifiques européens et américains. C'est à partir de janvier 1957, avec la refondation de la *Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa*, dont les articles furent publiés en français, en anglais et en allemand, que ce périodique put progressivement s'étoffer et gagner en visibilité : son volume passa ainsi d'une soixantaine de pages en 1957 à une moyenne allant de 380 à 400 pages dans les années 1970. Les thèmes abordés dans cette revue touchaient à des questions de linguistique, d'histoire, d'architecture, d'art et de littérature. Nombre de publications contemporaines de la Géorgie soviétique n'étaient cependant pas exemptes d'un certain particularisme coulé dans le moule de l'histoire nationale¹⁷³. Après sa disparition, la *Revue des Études Caucasiennes* éditée par Peeters à Louvain prit le relais pendant quelques années (1985-1993). En Allemagne, la revue *Georgica, Zeitschrift für Kultur, Sprache und Geschichte Georgiens und Kaukasiens* paraissait depuis 1978, alliant dans ses articles des contributions sur l'histoire, la linguistique et la littérature de la Géorgie.

La contribution de Cyril Toumanoff (1913-1997) à cette histoire du Caucase antique et médiéval demeure importante, mais controversée. Cet historien étatsunien d'origine russe a, en particulier, tiré argument de Strabon et des sources géorgiennes médiévales pour théoriser une royauté kartvélienne travaillée par une dialectique entre le dynasticisme, principe de légitimité par le sang, et le féodalisme, principe de légitimité par le fief. Selon cette thèse, les maisons princières représenteraient la survivance des dynasties tribales qui, dans les premiers temps, étaient vues comme divines, tout au moins théophaniques, engendrées par les dieux. Si l'on suit cette logique, ces princes auraient été plus anciens que la royauté qui serait née au milieu d'eux, le roi n'étant alors qu'un super-dynaste qui aurait réussi à imposer son hégémonie sur ses pairs. Les princes dynastes du Caucase, investis de pouvoirs législatifs, judiciaires et fiscaux, commandaient leurs propres armées et se considéraient eux-mêmes habilités à négocier avec les pouvoirs étrangers. Quasi-souverains, ils recevaient, dans le cas de ceux qui se soumettaient à l'empereur, le traitement dû aux rois mineurs. Leur statut de dirigeant, pourtant, relevait d'une co-souveraineté avec l'institution royale, hormis dans les cas où la prise d'indépendance de ces princes devenait explicite. Les royaumes du Caucase

173 Pour un témoignage en langue française de ce que pouvait produire la vision nationale, voire nationaliste de l'historiographie géorgienne, voir Salia 1980, 11-12 : “Les Géorgiens représentent l'un des peuples les plus anciens qui, au cours de leur histoire longue et mouvementée, ont vu des envahisseurs de toutes races et, constamment menacés de destruction, réussirent à sauvegarder leur personnalité nationale, leur langue et leur culture”.

auraient donc été, selon Cyril Toumanoff, des fédérations de princes régnants présidées par des rois¹⁷⁴.

Dans la théorie de Cyril Toumanoff, le dynasticisme consiste dans l'évolution d'un pouvoir tribal vers une entité politique dirigée par un pouvoir souverain, prenant la forme d'une coalescence de principautés voisines unifiées autour d'un super-dynaste, ou encore d'une confédération de royaumes détenus par les membres d'une même lignée. Le féodalisme se base, lui aussi, sur une articulation entre l'État bureaucratique et la tribu, mais se caractérise par la dilution de la souveraineté royale dans un système nobiliaire animé par les liens de fidélité entre seigneurs et vassaux¹⁷⁵. Les observations de Cyril Toumanoff ont été mises en cause, entre autres, par Bernadette Martin-Hisard et Nina Garsoïan, qui se refusent à employer des concepts se rapportant à l'Occident latin médiéval pour décrire une réalité caucasienne façonnée par les modèles iraniens de gouvernement¹⁷⁶. Le manque de recul critique de Cyril Toumanoff le conduisit également à diffuser certaines théories étymologiques de Nikolaï Marr qui tentaient notamment d'expliquer l'onomastique du Caucase ancien par de supposées racines primitives du langage humain¹⁷⁷. D'autre part, il apparaît que son travail prosopographique pour reconstituer la chronologie des rois ibères, bien qu'avisé et fécond dans ses hypothèses, fit très souvent preuve d'un postulat excessivement fidéiste par rapport aux sources géorgiennes¹⁷⁸.

L'avancée des travaux sur l'histoire ancienne de la Caucase du Sud put notamment compter sur quelques savants géorgiens, dont les parcours ouverts sur l'international favorisèrent une meilleure circulation des connaissances. L'archéologue et historien O'tar Lort'k'ip'anize (1930-2002) contribua ainsi grandement à faire connaître l'histoire de la Colchide et de l'Ibérie par ses nombreuses publications en anglais, en français et en allemand. Iulon Gagošize (né en 1935) livra, de son côté, nombre d'études archéologiques majeures, notamment sur les sites de Dedop'lis Gora et de Dedop'lis Mindori en Ibérie occidentale¹⁷⁹. Goč'a R. C'ec'xlaze (1963-2022), directeur de la revue *Ancient West & East*, se spécialisa dans ses travaux sur les diasporas grecques du littoral de la mer Noire. T'edo Dundua (né en 1961) est connu pour ses travaux de numismatique, tandis que Gela Gamqrelize (né en 1951), directeur de la revue *Iberia-Colchis*, est l'auteur de nombreux travaux d'histoire et d'archéologie. Sous sa direction se déroulèrent notamment des prospections d'archéologie

174 Toumanoff 1959b, 42.

175 Toumanoff 1963, 35-36 ; Pourshariati 2008, 53-54.

176 Garsoïan & Martin-Hisard 1996, 277, n. 5 ; Knauss 2006, 79-118. De fait, la controverse semble davantage porter sur les mots que sur la réalité désignée, car Cyril Toumanoff a lui-même défendu la thèse d'une parenté des sociétés aristocratiques du Caucase avec celles de l'Iran. Toumanoff 1963, 7. Voir aussi, pour d'autres études caucasologiques et iraniantes utilisant le concept de féodalisme, Janašia 1937 ; Widengren 1956 ; 1969 et 1976 ; Sukiasian 1963 et Gogolaze 1986.

177 Toumanoff 1963, 59-61, n. 58 ; Van Elverdinghe 2014a, 133-139.

178 Toumanoff 1969a et 1990.

179 Gagošidze 1964 sur K'sani en Géorgie orientale. Sur Dedop'lis Gora et Dedop'lis Mindori, voir Gagošidze 1981 ; Gagoshidze 1992 ; Gagoshidze 2001 ; Gagošize 2008.

sous-marine le long du littoral de la Mer Noire, sur les sites de Bičvint'a, Soukhoumi, Anaklia et C'ixisžiri, ainsi que sur le lac Paliastomi¹⁸⁰.

En 1977, à l'instigation d'Ot'ar Lort'k'ip'anize, fut créé le Centre d'Études Archéologiques, à présent le Centre d'Archéologie Ot'ar Lort'k'ip'anize du Musée National de Géorgie. Les départements de ce centre de recherche se répartissaient selon les différentes périodes de l'histoire, avec une section interdisciplinaire chargée de mettre en application les nouvelles techniques de l'analyse spectrale, de la métallographie, de l'archéomagnétique, de la paléozoologie et de la paléodendrologie. Une bibliographie, publiée en 1987 par Darejan Kačarava et Vera Tolordava, permet de faire le point sur l'archéologie soviétique de la Colchide antique¹⁸¹.

La découverte, au tournant des années 1990 et 2000, de crânes d'hominidés datés de 1,8 million d'années sur le site de Dmanisi, représente un succès des plus éclatants de l'archéologie géorgienne. Ces vestiges figurent en effet parmi les plus anciens témoignages de la présence de l'être humain sur le continent eurasiatique. Concernant le Paléolithique, près de 350 habitations remontant à cette époque ont été mises au jour sur plusieurs sites du littoral de la mer Noire, les vallées du Rioni et de Qvirila, le plateau de Javaxet'i et le K'vemo K'art'li. Les nouvelles explorations ont également dégagé de nombreux vestiges du Néolithique, notamment sur les sites d'Anaseuli, Palauri, Darkvet'i, Xroši et Č'xort'oli¹⁸². La seconde moitié du IV^e millénaire a.C., qui reçut le nom de "culture Koura-Araxe", a été identifiée aux sites de Sač'xere, Xizanaant' Gora, Amiranis Gora, Ilto, Samšvilde, Koda, Žinvali, Ğrmaxevist'avi et Diğomi entre autres : cette période vit notamment un essor sans précédent de l'élevage et de la société agro-pastorale. La période suivante, le milieu de l'Âge du Bronze, livra aux archéologues de nombreux artefacts, notamment en contexte funéraire, dans les environs de Mc'xet'a ainsi que dans la région de Kaxet'i. La période de transition entre la fin de l'Âge du Bronze et le début de l'Âge du Fer concerne un certain nombre de sites répartis dans le Šida K'art'li, sur les pentes méridionales de la chaîne centrale du Caucase, dans les vallées du Iori et de l'Aragvi, en K'vemo K'art'li, en Mesxet'i, en Javaxet'i, en Kaxet'i, en Kolxet'i, en Svanet'i, ainsi qu'en Rača¹⁸³. L'Âge du Fer, qui débuta en Caucasic du Sud au XIV^e s. a.C., laissa des traces dans les sites de Paluri, Nigvziani, Ureki, Merxet'i et Brili, entre autres¹⁸⁴. Les temps de l'Antiquité classique sont connus en particulier à travers les sites d'Armazi-Mc'xet'a, de Nastagisi, d'Up'lisc'ixe, de Žalisi, Sarkine, Šorapani, Bičvint'a, Apsaros, Samadlo, C'ixiagora, Vani, Ešera, Kobulet'i-P'ičvnari, Sairxe, Sak'ork'io, Soukhoumi, Oč'amč'ire notamment¹⁸⁵. Les sites concernant l'époque médiévale sont encore plus nombreux. Depuis les années 1960 et 1970, ceux de T'bilisi, Rust'avi, Ujarma, Vardc'ixe, Žinvali, Kazret'i, Mt'isžiri

180 Gamkrelidze 2009b, 34.

181 Kačarava & Tolordava 1987.

182 Kiğuraže 1986.

183 Il serait trop long de lister l'ensemble des publications sur les sites archéologiques de Géorgie orientale. Pour une synthèse, se reporter à Gamqrelize, éd. 2021. Sur la vallée de l'Aragvi, voir Ramišvili 1977, 1991. Sur le site archéologique de Xovle, voir Šatberašvili 2007. Sur K'vemo Gostibe, voir T'ort'laže 2014.

184 Sadraže 2009.

185 Pour une esquisse de carte archéologique de la Colchide entre le VI^e siècle et le I^{er} s. a.C., voir Axvlediani *et al.* 2017.

pour la région de Vani, Baliči, Dmanisi, Axalk'alak'i dans la région de Ĵavaxet'i, ainsi que ceux de Gavazi, T'elavi et P'ot'i, ont fait l'objet d'une attention particulière¹⁸⁶.

Les travaux des archéologues géorgiens furent d'abord publiés dans les actes de l'Institut Marr – ENIMKI (*Enimkis Moambe*), puis dans ceux de l'Institut d'Histoire (*Istoriis Institutis Šromebi*), ainsi que dans les recueils d'articles *Mimomxilveli* ("Critique"). En 1955, une nouvelle collection fit son apparition, *Masalebeli Sak'art'velos da kavkasiis ark'eologiisat'vis* ("Éléments pour l'Archéologie de la Géorgie et du Caucase"). D'autres collections et revues archéologiques virent le jour dans les années suivantes : *P'eodaluri Sak'art'velos ark'eologiuri žeglebi* ("Sites Archéologiques de la Géorgie féodale"), *Sak'art'velos ark'eologiis sakit'xebi* ("Questions d'Archéologie géorgienne"), *Vani, Didi Pitianti* ("la Grande Pitsounda"), *Mc'xet'a, T'bilisi, Kavt'isxevis ark'eologiuri žeglebi* ("Les Sites archéologiques de Kavt'isxevi"), *Ark'eologiuri kvleva-žieba Sak'art'velos axalmšeneblobebze* ("Études archéologiques sur les sites de nouvelles constructions"), *Kaxet'is ark'eologiuri ek'spedic'iis šromebi* ("Actes de l'expédition archéologique en Kaxet'i"), *Žiebani Sak'art'velos ark'eologiaši* ("Recherches du Centre d'Études Archéologiques"), *Iberia-Kolxet'i : klasikuri da adremedievuri periodis ark'eologiuri-istoriuli kvlebebi* ("Ibérie-Colchide : Recherches sur l'archéologie et l'histoire de la Géorgie aux époques classique et alto-médiévale"), ainsi qu'en anglais, le *Journal of Georgian Archeology*¹⁸⁷.

Parallèlement à l'avancée des travaux historiques et archéologiques, les études philologiques et linguistiques connurent des progrès substantiels en caucasologie. La compréhension des relations irano-géorgiennes assista à un tournant en 1966 avec la publication du catalogue de Mzia Andronikašvili¹⁸⁸ sur les connexions linguistiques irano-géorgiennes, travail philologique prolongé par les études de Jost Gippert¹⁸⁹. Celui-ci est le bâtisseur de la base de données en ligne TITUS, à laquelle coopèrent le *Seminar für vergleichende Sprachwissenschaft* de l'Université Johann-Wolfgang-Goethe de Francfort, l'*Ústav starého Predního východu* de l'Université Charles de Prague, l'*Institut for Almen og Anvendt Sprogvidenskab* de l'Université de Copenhague, et enfin le département *Filología Clásica y Románica (Filología Griega)* de l'Université d'Oviedo¹⁹⁰. Zaza Alek'size, J. Neville Birdsall, Jean-Pierre Mahé et Bernard Outtier ont puissamment contribué à l'édition et à la glose de nombreux textes des littératures caucasiennes, dont la place reste malheureusement encore trop discrète dans nos milieux universitaires comme auprès du grand public.

Les éditions des œuvres de l'ancienne littérature géorgienne dirigées par les philologues Ilia Abulaže (1901-1968) et Simon Qauxč'išvili (1895-1981) demeurent des références

186 Gamqrelize 2009a, 35-39.

187 Gamqrelize 2009a, 39-40. À cela s'ajoutent diverses revues d'archéologie rattachées aux musées locaux, notamment à Gori (*Goris muzeumis ark'eologiuri mac'ne*) et à K'ut'aisi (*K'ut'aisis N. Berženišvilis saxelmcip'o istoriul-et'nograp'iuli muzeumis masalebi*).

188 Andronikašvili 1966.

189 Gippert 1993.

190 Lien : <http://titus.uni-frankfurt.de/indexf.htm>.

aujourd'hui¹⁹¹. Les travaux de Korneli Kekelize (1879-1962) sont encore valables, en particulier son incontournable *Histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, éditée quatre fois entre 1923 et 1960. Dans le domaine épigraphique, T'inat'in Qauxč'išvili (1919-2011) dirigea plusieurs éditions d'un recueil des inscriptions grecques de Géorgie¹⁹², particulièrement précieux malgré le petit nombre d'exemplaires disponibles dans les bibliothèques universitaires : un projet d'édition numérique par une équipe de l'université de T'bilisi est en cours et aura pour heureux effet de faciliter l'accès à ces documents. Auteur de nombreux travaux de grande valeur en matière de kartvélologie, Heinz Fähnrich a notamment produit une étude fort utile sur les inscriptions géorgiennes de Nekresi¹⁹³. D'autre part, un corpus des inscriptions en langue géorgienne a été élaboré sous la supervision de M. Tsereteli et numérisé sur la base de données TITUS par Jost Gippert entre 2014 et 2015¹⁹⁴. Il n'existe, à l'heure actuelle, aucun corpus complet équivalent pour les inscriptions araméennes et iraniennes de Géorgie¹⁹⁵.

Connu notamment pour ses travaux sur les rois alliés de Rome¹⁹⁶, David Braund est l'un des rares auteurs à avoir approfondi l'étude du Caucase ancien et à en avoir apporté des publications parmi les plus accessibles. La réception de sa synthèse fondamentale, *Georgia in Antiquity*¹⁹⁷, ne fut pas sans heurts, car elle donna lieu à une passe d'armes entre l'auteur du livre et son recenseur, Everett L. Wheeler¹⁹⁸. De fait, cet ouvrage présente l'avantage de fournir une synthèse claire et efficace sur l'histoire de la Colchide et de l'Ibérie de la fin de l'époque archaïque jusqu'à la période justinienne. Cependant, le propos de David Braund tend à s'appuyer essentiellement sur deux types de documents, à savoir les sources classiques et l'archéologie ; les données des sources arméniennes et surtout géorgiennes n'y apparaissent que discrètement. Or, c'est bien cette dernière catégorie de documents, certes produits pour la plupart dans un contexte alto-médiéval, qui renseigne le plus sur le caractère iranien des sociétés sud-caucasiennes. Dès lors, l'impression qui ressort d'une influence déterminante exercée par les puissances méditerranéennes, si elle vaut pleinement pour la Colchide hellénisée, s'avère toutefois moins pertinente pour l'Ibérie.

La plupart des livres de synthèse sur l'Ibérie du Caucase parus au xx^e siècle, dont l'ouvrage de David Braund, avaient abordé ce royaume dans le cadre de l'histoire nationale de la Géorgie, en associant le domaine ibère avec la Colchide¹⁹⁹. Longtemps, les spécialistes du Caucase ancien et médiéval ont considéré l'histoire de la Géorgie essentiellement à travers

191 Abulaze, éd. 1963, 1966, 1967, 1968, 1971 ; Qauxč'išvili 1936 ; Qauxč'išvili 1941 ; Qauxč'išvili, éd. 1955.

192 Qauxč'išvili 1999-2000.

193 Fähnrich 2013 ; Niniže 2015-2016.

194 GNC – *Corpus of Georgian Inscriptions*. Dernière révision : 06/07/2015. URL : <http://titus.uni-frankfurt.de/texte/etcg/cauc/ageo/inscr/carcera/carce.htm>

195 Pour les brèves inscriptions araméennes, voir Preud'homme 2022c, à compléter par Abramishvili *et al.* 2008, 441-443. J'interprète ainsi l'inscription araméenne de la tombe D de Saburt'alo : *mmy zy bylw*, "ma fortune de la récompense", ou "ma coupe de la récompense". Voir la fig. 4 pour la carte générale.

196 Braund 1984.

197 Braund 1994.

198 Wheeler 1995 et 1996 ; Braund 1995.

199 Melik'išvili & Lordkipanidze 1989 ; Lordkipanidze 1991 ; Braund 1994 ; Ĵavaxišvili (+) 2012 ; Labas 2018.

la perspective des sources grecques, romaines et byzantines, laissant de côté l'héritage d'une société et d'une culture largement influencées par le monde iranien. Romanistes et byzantinistes ont, pour leur part, longtemps persisté à négliger le Caucase, perçu comme une marge turbulente et obscure peu susceptible d'éclairer l'histoire générale du continent eurasiatique²⁰⁰. Quelques savants patriotiques de la République de Géorgie ont semblé suivre l'agenda politique du gouvernement de Mixeil Saakašvili par leur insistance à vouloir lier la nation géorgienne avec la civilisation gréco-romaine et l'Europe occidentale chrétienne, délaissant la part iranienne du passé de l'Ibérie²⁰¹. Il faut dire en retour que le milieu des iranisans n'a pas forcément toujours accordé l'attention nécessaire aux sociétés caucasiennes, à tel point que l'Ibérie du Caucase est pratiquement absente de certaines grandes synthèses récentes sur le monde iranien²⁰². Un ouvrage marqua cependant un tournant, publié en 2014 par Stephen H. Rapp Jr. : *The Sasanian World through Georgian Eyes* est, à plusieurs égards, fondamental. Prenant sans le dire le contrepied de la perspective adoptée par David Braund, ce chercheur américain entendit démontrer le caractère profondément iranien de l'Ibérie ancienne à travers une étude suivie des sources géorgiennes d'époque médiévale, dont il éclaircit les logiques de leur élaboration, ainsi que les procédés de reconstruction sur le passé lointain du K'art'li²⁰³. Cette histoire, croisant les sources grecques, géorgiennes, arméniennes, iraniennes et arabes, témoigne d'un regard résolument tourné vers l'histoire connectée²⁰⁴.

L'histoire religieuse a pu se renouveler grâce aux apports de la sociologie des religions et de l'anthropologie de la conversion : Christopher Haas, Cornelia B. Horn et Constantine B. Lerner ont ainsi appliqué cette nouvelle méthodologie pour étudier la christianisation de l'Ibérie²⁰⁵. Dans le domaine de l'histoire culturelle, les perspectives ouvertes par Nina Garsoïan et James Russell sur l'iranisation de la société arménienne trouvent des prolongements fructueux pour la compréhension des modèles applicables aux sociétés caucasiennes et à leurs spécificités²⁰⁶. Élargir la focale temporelle et chronologique, tel fut le mot d'ordre du colloque international *Il Caucaso : cerniera fra culture dal Mediterraneo alla Persia (secoli IV-XI)*, dont les actes furent publiés à Spolète en 1996. Un autre colloque, consacré cette fois spécifiquement à l'ancienne Ibérie du Caucase, *Iberien zwischen Rom und Iran von Pompeius bis Herakleios*, se déroula du 7 au 9 juillet 2016 à la Friedrich-Schiller-Universität d'Iéna ; ses actes firent l'objet d'une publication en 2019²⁰⁷. L'ouvrage de Frank Schleicher

200 Rapp 2009, 646. Quelques exceptions sont toutefois à signaler : voir Fowden 1993 ; Whittow 1996.

201 Voir, pour deux exemples de cette historiographie géorgienne pro-occidentale, Alasania 2010 ; Karumidze *et al.*, éd. 2015.

202 Shayegan 2011. Ellerbrock et Winkelmann 2015. Les relations irano-géorgiennes n'ont cependant pas été oubliées partout : Lang 1983 ; Hitchins 2001.

203 Voir aussi, entre autres, Crego & Rapp 2006, 169-226 ; Rapp & Crego, éd. 2012 ; Rapp 1997 ; Rapp 1998 ; Rapp 2000a ; Rapp 2003 ; Rapp 2009.

204 Toumanoff 1963, 7, avait déjà exprimé cet enjeu d'aborder les différents versants du passé de la Caucasié.

205 T'arxnišvili 1940 ; Haas 2008 ; Horn 1998 ; Lerner 2004.

206 Garsoïan 1985 ; Russell 1987 ; Khurshudian 2003 ; Zekiyani 2005.

207 Schleicher *et al.*, éd. 2019.

publié en 2021, *Iberia Caucasica*, est une synthèse prenant résolument en compte ce tournant de l'histoire globale et connectée pour comprendre le passé antique de la Caucasia du Sud²⁰⁸.

L'histoire croisée de l'Ibérie du Caucase enregistre ainsi nombre de publications récentes et demeure actuellement un chantier ouvert. La multiplicité des langues, les disparités de la documentation, la faible visibilité de régions traditionnellement considérées comme d'obscures périphéries, ne peuvent éviter le nécessaire travail d'érudition passant par le commentaire détaillé des sources et la prise en compte des divers outils livrés par l'épistémologie : philologie, épigraphie, numismatique, archéologie, linguistique et sociologie se trouvent à présent sur le métier à tisser de l'histoire. Dans une sphère caucasologique encore marquée par un fort compartimentage entre disciplines et écoles, un effort de dégagement des horizons est à l'œuvre et doit être poursuivi.

Éléments sous droit d'auteur - © Ausonius Éditions septembre 2026 : embargo de 2 ans



208 Schleicher 2021a, livre que j'ai recensé dans le n°2 du tome 124 de la *Revue des Études Anciennes* paru en 2022, 650-659.

Écrire et réécrire la mémoire et l'histoire de l'Ibérie

Deux grands corpus de chroniques géorgiennes, la *Vie du K'art'li* (*K'art'lis C'xovreba*) et la *Conversion du K'art'li* (*Mok'c'evay K'art'lisay*), mis au point à l'époque bagratide, collectent des matériaux anciens issus de traditions orales ou d'emprunts à d'autres œuvres écrites souvent disparues. En dépit de leurs nombreux anachronismes et de leur angle de vue marqué par la christianisation, ces sources recèlent un grand nombre d'informations sur l'ancien royaume d'Ibérie, mais aussi sur leur contexte de rédaction ainsi que sur la vision historiographique de leurs auteurs et de leurs protecteurs au sein des élites dirigeantes de la Géorgie bagratide. Le travail visant à démêler le fait de la fiction impose la plus grande prudence dans le maniement des informations délivrées par ces sources caucasiennes écrites selon une vision du passé kartvélien largement recomposée¹.

L'ARIAN-K'ART'LI : UN SOUVENIR MÉDIÉVAL DU PASSÉ IRANIEN DE L'IBÉRIE

Certains toponymes caucasiens se distinguent par leur importance dans le cadre de l'étude des périphéries iraniennes et de leurs rapports au domaine sassanide². Deux témoignages géorgiens du x^e siècle rapportent le toponyme d'Aryan K'art'li : le manuscrit Sin. Geo. N. 50 du monastère Sainte-Catherine du Sinaï, et le codex Šatberdi (S-1141 du Centre national des manuscrits de Géorgie), rédigé dans le Tao-Klarjet'i. Les deux manuscrits sont composés en écriture *nusxuri*. On trouve en eux la mention du pays d'Arian K'art'li³. Dans le manuscrit Sin Geo. N. 50, "Arian" est écrit au-dessus de K'art'li⁴ ; en raison du fait que l'écriture des deux mots est identique, un même scribe a donc dû écrire et corriger cette expression. La tournure "Arian K'art'li" était ainsi devenue inhabituelle à l'époque médiévale, ce qui plaide pour son ancienneté. L'Arian-K'art'li, en tant que territoire et peuple, est attesté dans les composantes successives du *Mok'c'evay K'art'lisay* dédiées à l'histoire du K'art'li aux temps préchrétiens, ces témoignages n'apparaissant toutefois que dans le codex Šatberdi. *L'Histoire primaire du K'art'li* mentionne ainsi l'Arian K'art'li, tandis que la *Liste Royale I* fait allusion aux Arian-

- 1 Aßfalg 1960 ; Menabde 1962 ; Alek'size 2021 et 2022. Pour une réflexion plus large sur l'écriture de l'histoire dans le monde hellénisé, voir Meißner 1992.
- 2 Pour tout ce développement, voir Rapp 2014c, 121-125.
- 3 *Vie de Nino* (*Mok'c'evay K'art'lisay*), Abulaže, éd. 1963, 120²⁻³. Cet "Arian" n'a absolument rien à voir avec l'arianisme, courant du christianisme développé à la suite d'Arius (mort en 336). L'Arian K'art'li n'est attesté dans aucune des composantes du *K'art'lis C'xovreba*. L'absence de cette expression dans le corpus historiographique de l'ère pré-bagratide prouve ainsi l'orientation k'art'vélocentrée de leurs rédacteurs.
- 4 *Vie de Nino* (*Mok'c'evay K'art'lisay*) dans le manuscrit Sin. Geo. N. 50, 34r, Alek'size, éd. 2001, 349.

Kartvéliens (*arian k'art'velni*)⁵. Un autre passage situé dans la version longue de la *Vie de Nino*, incluse dans le *Mok'c'evay K'art'lisay* et livrée par le manuscrit de Šatberdi, mentionne les dieux ancestraux de l'Arian-K'art'li que Nino est censée trouver à son arrivée à Mc'xet'a⁶.

L'origine, la localisation et la signification de l'Arian-K'art'li sont débattues. Cyril Toumanoff y voit l'équivalent de l'Aranè de Ptolémée et de l'Harrana des Hittites⁷. D'autres situent cet État au sud-ouest du K'art'li⁸. Ainsi, Guram Mamulia le relie avec les “proto-Géorgiens” *Saspeires* ou *Sasperoi* et leurs territoires en Mesxet'i et dans la gorge de Čoroxi⁹. Quelle que soit sa localisation, l'Arian-K'art'li signifie le K'art'li *aryān*, c'est-à-dire le K'art'li aryen ou iranien¹⁰. Des équivalents d'*aryān* existent en effet dans d'autres langues caucasiennes. Pour l'arménien, les *Récits Épiques* emploient Arik' et Parsk' pour désigner respectivement les Aryens, au sens d'Iraniens, et les Perses, bien que la première de ces formes ait tendance à apparaître en contexte épique. Les premiers historiens arméniens font souvent la distinction entre les Aryens et les non-Aryens, utilisant en outre parfois des tournures de phrases iraniennes comme *arik' ew anarik'* (“l'Iran et le non-Iran”)¹¹. De plus, l'adjectif *ariakan*, signifiant “aryen” au sens d’“iranien”, détient aussi les significations de “vaillant”, “héroïque”, “viril”, “fort”¹².

Pour Stephen H Rapp Jr., le fait que l'Arian-K'art'li apparaisse lié à l'installation, par Alexandre le Grand, d'Azoy comme premier chef d'État censé avoir résidé à Mc'xet'a, implique que le toponyme d'Arian-K'art'li devait probablement désigner un État satellite des Achéménides dans le voisinage du royaume kartvélien. Il est donc possible que l'Arian-K'art'li se soit situé dans le sud-ouest du K'art'li proprement dit. Toutefois, Stephen H. Rapp Jr. préfère le situer du côté de la Kaxet'i et des confins de l'actuel Azerbaïdjan, où ont été retrouvés d'impressionnants vestiges archéologiques rappelant le style des Achéménides, en particulier Gumbat'i, Qaracamırlı et Sarıtəpə¹³. Une hypothèse alternative, plus improbable, ferait de l'Arian-K'art'li une invention tardive transformant en royaume proto-kartvélien ce

5 *Histoire Primaire du K'art'li*, §7-8 (*Mok'c'evay K'art'lisay*), édition d'İlia Abulaže, 8129, 32, traduction de Rapp, éd. 2003, 258 ; *Liste Royale I*, §1 (*Mok'c'evay K'art'lisay*), Abulaže, éd. 1963, 82, traduction de Rapp, éd. 2003, 259. La version métaphrastique de la *Vie de Nino* par Arsen Iqalt'oeli, écrite à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle, relève pleinement de cette tradition relayée par l'*Histoire Primaire du K'art'li* et la *Liste Royale I*, puisqu'elle fait référence à “Azove [sc. Azoy], fils du roi des Arian-K'art'véliens”, et dit plus loin que “cet Azove est le premier roi des K'art'véliens”. Arsen Iqalt'oeli considère ainsi que les K'artvéliens descendent des Arian-K'art'véliens, partageant avec eux la même langue, et que les rois du K'art'li descendraient de ceux d'Arian-K'art'li. Voir Arsen Iqalt'oeli, *Vie de Nino métaphrastique*, Abulaže, éd. 1963, 47.

6 *Vie de Nino* (*Mok'c'evay K'art'lisay*), Abulaže, éd. 1963, 119-120. Traduction adaptée de Rapp 2014c, 153. Voir aussi Alek'size & Mahé, éd. 2001, 349.

7 Toumanoff 1963, 89-90, n. 124 ; Ptol. *Geog.*, 5.6.18.

8 K'avt'aria 2000, 70. K'avt'araze 1997, 237 penche aussi pour une localisation au sud-ouest du K'art'li mais doute de l'ancienneté du nom d'Arian-K'art'li.

9 Mamulia 1979, 189. Toumanoff, éd. 1963, 321-322, pour l'identification de l'arménien Speri et du géorgien Speri avec le grec Syspiritis. Plusieurs savants ont postulé un lien entre Speri et Ibérie, incluant Marr 1933, 22, n. 3, 112 et 125. Voir aussi Toumanoff 1963, 61, n. 58.

10 Rapp 2009, 657-658 ; Rapp 2003, 252-253 ; Bielmeier 1990, 33.

11 Łazar P'arpec'i, §26, 45, 46, 85 et 87 ; Elišē, §1 ; Movsēs Xorenac'i, 3.26 ; Garsoïan, éd. 1989, 350-351.

12 Pour *ariakan*, voir Thomson & Howard-Johnston, éd. 1999, 13, n. 90, ainsi que Bedrossian 1875, 73.

13 Rapp 2014c, 122-123.

qui aurait en fait été la satrapie achéménide occupant la Caucase du Sud¹⁴. Si l'on considère que l'Arian-K'art'li se situait dans le sud-ouest du K'art'li, alors on serait en présence d'un territoire en contact direct avec les cultures anatoliennes. Il ne faut néanmoins pas exagérer cette distinction entre ce qui relevait du caucasien et ce qui relevait de l'anatolien, car les deux régions étaient, depuis les temps protohistoriques, en contact étroit. Si l'on considère à l'inverse que l'Arian-K'art'li désigne une province ou un royaume satellite de l'Empire achéménide, un territoire situé aux confins de l'Albanie, on se situerait alors pleinement dans l'influence multiséculaire d'un mazdéisme perse, ce qui constitue là l'hypothèse la plus probable. En employant ce terme ancien, le rédacteur de la *Vie de Nino* pensait probablement donner une connotation archaïque à son récit, sans prétendre vouloir renseigner sur les origines exactes des divinités honorées dans l'Ibérie du IV^e siècle, ni non plus retracer l'histoire de la Caucase du Sud sous l'Empire achéménide. L'essentiel, pour cette relecture chrétienne, était de démontrer une rupture constituée par la christianisation sous le règne de Mirian, rupture dont l'ampleur et les modalités posent encore de nombreuses questions.

LES LISTES ROYALES, VESTIGES DES ANNALES IBÈRES

Les deux Listes Royales qui concernent notre période semblent avoir compilé plusieurs listes de noms de souverains ibères. Conservée dans le corpus du *Mok'c'evay K'art'lisay*¹⁵, la *Liste Royale I* commence par six rois fondateurs de cultes idolâtres : Azoy honorant Gac'i et Gaïm, P'arnavaz révérent Armaz, Saurmag adorant Aynina, Mirvan honorant Danina, et P'arnajob honorant Zaden. Saurmag et Mirvan sont également crédités d'avoir bâti la citadelle d'Armazi. Interviennent ensuite six rois bâtisseurs de forteresses : Arsok et Arik fortifiant Armazi, Bratman puis Mirean bâtissant Mc'xet'a, Arsuk érigeant Up'lisc'ix, Rok complétant Mc'xet'a. Arsok se voit également attribuer la prise de Kaspi. Une nouvelle séquence s'ouvre avec une série de six doubles règnes : K'arzam établi à Armazi, et Bratman à Mc'xet'a ; P'arsman à Armazi, Kaoz à Mc'xet'a ; Arsok à Armazi, Amazaer à Mc'xet'a ; Amazasp à Armazi, Deruk à Mc'xet'a ; P'arsman K'ueli à Armazi, P'arsman Avaz à Mc'xet'a ; enfin, Rok à Armazi et Mihrdat à Mc'xet'a. Le point de vue du chroniqueur s'établit géographiquement à Mc'xet'a, qu'il place de "ce côté-ci" du fleuve Koura, soit en rive gauche, par opposition à l'acropole d'Armazi, "de ce côté-là", c'est-à-dire en rive droite. La *Liste Royale I* donne ensuite une liste sèche de dix rois : Ğadami, dont il est précisé qu'il régna vingt jours seulement, puis P'arsman, Amazasp, Rev le Juste, Vač'e, Bakur, Mirdat, Asp'agur, Lev et son fils Mirean, identifiable au Mirian de la *Vie des Rois Kartvéliens*. On repère donc au moins quatre listes primitives ayant servi de sources à cette *Liste Royale I* : les rois fondateurs de cultes, les rois bâtisseurs, les dyarques et les rois antérieurs à Mirian. Une glose sans doute extrapolée placée à la fin de ce document précise : "ces vingt-huit rois du K'art'li furent païens"¹⁶. Le chiffre donné pose un problème car on ne compte pas vingt-huit rois d'Azoy à Mirean, mais trente-trois. Le nombre de souverains a dû donc varier dans les différentes strates d'élaboration de la *Liste Royale I*.

14 Rapp 2014c, 122-123.

15 Abulaže, éd. 1963, 82³-83¹.

16 Abulaže, éd. 1963, 83 : "Ese oc' da rvani mep'eni K'art'ls šina čarmart'ni".

Observe-t-on la même structure dans la *Vie des Rois Kartvéliens* ? Les notices y étant plus fournies, en particulier pour certains rois comme P'arnavaz ou P'arsman K'ueli, il n'est pas évident de reconstituer une hypothétique structure d'origine. Cependant, certaines discontinuités laissent entrevoir les raccords de différentes pièces. La chronique présente aussi la série des rois fondateurs de culte : Azon établit le culte de Gac'i et de Gaïm¹⁷, P'arnavaz, celui de l'idole Armaz sur la colline du même nom ; Saurmag, celui des idoles Aïnina et Danana ; P'arnaĵom, celui de Zaden sur le fort du même nom¹⁸ ; Mirvan, en revanche, ne se voit attribuer aucune fondation de culte¹⁹. Les activités de fortifications sont également recensées dans des notices individualisées : Saurmag "développa toutes les fortifications de Mc'xet'a et du K'art'li"²⁰ ; Aršak bâtit entre autres la ville de Ćunda en Ķavaxet'i ; Artag "fortifia les forts et les cités"²¹ ; Bartom "renforça les murs de Mc'xet'a et toutes les fortifications du K'art'li"²². Aršak II, correspondant à l'Arsuk de la *Liste Royale I*, bâtit similairement Up'lisc'ixe dans la *Vie des Rois Kartvéliens*, et entreprit un autre chantier à Nelk'arisi ou Nekrisi²³. Aucune œuvre de fortification n'est attribuée à Aderki. Le chroniqueur exécute ensuite une transition avec les dyarchies en attribuant ce système à une partition du royaume décidée par Aderki entre ses deux fils Bartom et K'art'am²⁴.

La question de la chronologie des règnes est particulièrement épineuse. Cyril Toumanoff consacra maints efforts à reconstituer un système chronologique cohérent alliant données des sources géorgiennes et documents anciens²⁵. En dépit de l'intérêt de nombre de ses hypothèses, la plupart de ses propositions de dates de règne résultent d'extrapolations parfois particulièrement forcées, auxquelles le fondement documentaire fait souvent défaut. Si ses propositions peuvent être reprises à titre de commodité, ce ne peut l'être cependant que sous le sceau de la prudence et du doute, d'autant plus qu'en Géorgie, les reconstitutions chronologiques de Cyril Toumanoff n'ont pas vraiment prévalu. Renonçant à combler toutes les lacunes de la chronologie, Giorgi Melik'išvili s'est tenu sur une ligne plus prudente en prenant en compte des dissonances entre les données des chroniques géorgiennes et les indications des sources anciennes²⁶.

La *Liste Royale I* ne fournit que trois éléments explicites de datation : l'expédition d'Alexandre le Grand débouchant sur le règne d'Azoy, l'arrivée des Juifs en K'art'li au cours des règnes de K'aržam et de Bratman, enfin les vingt jours du règne de Ķadami. La *Vie des Rois Kartvéliens* se montre plus prolixe en proposant plusieurs points de concordance chronologique avec l'histoire politique du Proche-Orient. P'arnavaz aurait prêté allégeance

17 Qauxč'išvili, éd. 1955, 18-20 ; Thomson, éd. 1996, 26-28.

18 Qauxč'išvili, éd. 1955, 29.

19 Qauxč'išvili, éd. 1955, 28. Pour une réflexion sur les premiers rois ibères de la *Vie du K'art'li*, voir Sanaze 2001.

20 Qauxč'išvili, éd. 1955, 27. Thomson, éd. 1996, 39.

21 Qauxč'išvili, éd. 1955, 30 ; Thomson, éd. 1996, 43.

22 Qauxč'išvili, éd. 1955, 30 ; Thomson, éd. 1996, 44.

23 Qauxč'išvili, éd. 1955, 33.

24 Qauxč'išvili, éd. 1955, 43.

25 Toumanoff 1969a, 1976, 1990.

26 Melik'išvili 1958 ; Melik'išvili & Giorgaze 1999 ; Schleicher 2019, 72.

au roi séleucide Antiochos I^{er} ; âgé de vingt-sept ans à son avènement, il aurait régné soixante-cinq ans²⁷. Le règne de Mirvan semble avoir été placé au milieu du II^e s. a.C., époque où les Parthes firent la conquête de la Mésopotamie et mirent fin à l'hégémonie séleucide au Proche-Orient²⁸. La première année du règne d'Aderki est calée sur la naissance du Christ et le début de l'ère chrétienne²⁹. Le même Aderki aurait également connu, après la mort de Jésus de Nazareth, l'apostolat d'André et de Simon le Cananéen en Ap'xazet'i (Abkhazie), en Egrisi et en Klarjet'i³⁰. Le double règne de Bartom et de K'art'am est situé de manière contemporaine à l'arrivée des Juifs en K'art'li, que le chroniqueur attribue à la prise de Jérusalem sous le règne de Vespasien³¹, en 70 p.C. Le règne d'Asp'agur est placé au temps de l'avènement d'Ardaxšir en Iran vers 224³². Le repère chronologique apparaît en revanche fort incertain, étant donné qu'Asp'agur est censé appartenir à la génération précédant celle de Mirian qui se convertit au christianisme sous le règne de Constantin le Grand : le siècle qui sépare les deux rois ibères relève d'une durée trop longue pour correspondre à cette indication de la *Vie des Rois Kartvéliens*.

Certains règnes ne sont développés par aucune notice dans la *Vie des Rois Kartvéliens*, le chroniqueur se contentant de mentionner le nom et la dynastie des souverains : tel est le cas pour la dyarchie Amazasp-Derok³³, le roi P'arsman (III) fils d'Adami³⁴, les règnes de Vač'e, Bakur et Mirdat³⁵. Ces mentions sèches de souverains permettent de repérer le squelette de la structure annalistique sur laquelle s'est basé le chroniqueur de la *Vie des Rois Kartvéliens* pour rédiger son récit : à partir d'un canevas resserré en une ou plusieurs listes royales consignant la généalogie des souverains et leurs œuvres de bâtisseurs, le rédacteur a inséré des morceaux d'épopées tirés des différentes traditions ibéro-kartvéliennes, arméniennes, gréco-romaines et iraniennes. Certains noms des listes royales trouvent effectivement des correspondants avec les rois attestés dans les sources littéraires et l'épigraphie : Artôkès et Adrik ou Aderki, P'arsman I^{er} et Pharasmanès I^{er}, P'arsman K'uéli et Pharasmanès II, Mirian et Méribanès, Amazasp qui pourrait correspondre au roi Amazaspos mentionné dans la dédicace des bains de Drakontis, ou bien à (H)amāzāsp, roi figurant sur l'inscription grecque de Šāpūr I^{er} à Naqš-i Rustam, ou encore Hašzā roi de Waručān selon les fragments M216b et M2230 d'un manuscrit manichéen de l'oasis de Turfan. La dyarchie Mihrdat-Rok semble être un écho lointain du conflit entre le

27 Qauxč'išvili, éd. 1955, 23.

28 Qauxč'išvili, éd. 1955, 28 : "en ce temps-là, le règne d'Antiochos arriva à son terme à Babylone". Le roi parthe Mithridatès I^{er} (r. 171-139/138 a.C.) fit la conquête de la Médie ainsi que d'une grande partie de la Mésopotamie. Si plusieurs Antiochos sont attestés au II^e s. a.C., le chroniqueur semble davantage user du nom comme d'un générique pour désigner le roi séleucide. Le chroniqueur place simultanément l'avènement d'un roi Aršak en Arménie ; peut-être s'agit-il du roi Artaxias (r. 188-159 ?), fondateur de la dynastie à qui il donna son nom, mais la chronologie des rois d'Arménie sur cette période présente bien des zones d'ombre. Sur les derniers Séleucides, voir Paltiel 1979.

29 Qauxč'išvili, éd. 1955, 35.

30 Qauxč'išvili, éd. 1955, 38.

31 Qauxč'išvili, éd. 1955, 44.

32 Qauxč'išvili, éd. 1955, 59. Ardaxšir se voit aussi attribuer le nom de K'asre Anuširvan, tandis que les Arsacides parthes sont appelés Ažgalanianni.

33 Qauxč'išvili, éd. 1955, 50.

34 Qauxč'išvili, éd. 1955, 54.

35 Qauxč'išvili, éd. 1955, 58-59.

roi Mirdat II et le prince Asparug. Il serait donc injuste de rejeter trop hâtivement le matériel des chroniques géorgiennes sous prétexte qu'il ne s'agirait là que de pures fables, étant donné que de nombreux passages se fondent sur des matériaux documentaires anciens.

La *Liste Royale II* se trouve insérée dans le *Mok'c'evay K'art'lisay* après la version courte de la *Conversion du K'art'li par Nino*. Elle diffère de la première *Liste Royale* en ce qu'elle indique les noms des archevêques de Mc'xet'a conjointement à ceux des rois. D'autre part, les accomplissements royaux mentionnés ne sont plus des fortifications, mais des travaux de construction ou d'embellissement d'églises, corroborant partiellement les données de l'archéologie attestant le développement des basiliques à partir du ^v^e s. p.C. (fig. 37)³⁶. Cette *Liste Royale II* trouve son pendant dans le *K'art'lis C'xovreba* à travers la *Vie des Successeurs de Mirian*, chronique succédant à une version longue de la *Conversion du K'art'li par Nino*, et qui reprend sur le mode annalistique le récit des règnes des souverains kartvéliens : l'imagerie iranienne y est plus rare, l'accent étant mis sur la christianisation du K'art'li et le fleurissement des églises. Sur le plan de la chronologie, les deux corpus de chroniques présentent quelques points de convergence. La *Liste Royale II* ainsi que la *Vie de Nino* dans le *K'art'lis C'xovreba* datent ainsi la mort de la reine Nana d'une année après celle du roi Mirean ou Mirian, et placent leur sépulture dans l'Église Supérieure de Mc'xet'a. Apparaissent cependant un certain nombre de différences entre les textes : la *Vie des Successeurs de Mirian* considère Bak'ar, fils de Mirian, comme le premier successeur de ce dernier, tandis que la *Liste Royale II* insère à cette place le règne de Bakur, fils de Rev et petit-fils de Mirian³⁷. La mort de Rev est placée dans le *K'art'lis C'xovreba* moins d'un an avant le trépas de Mirian³⁸, tandis que le *Mok'c'evay K'art'lisay* semble la situer après cet événement³⁹. Le règne de Mirdat (III) est d'autre part purement et simplement absent de la *Liste Royale II*, qui place en outre le règne de T'rdat avant celui de Varaz-Bak'ar, alors que la *Vie des Successeurs de Mirian* présente une situation contraire⁴⁰.

Sur un nombre limité de points, les indications des chroniques géorgiennes sur les rois du K'art'li se rapprochent plus ou moins clairement des sources anciennes. Si l'on ne détient guère de traces d'un P'arnavaz fondateur de la royauté kartvélienne au III^e s. a.C., Cassius Dion atteste cependant un Pharnabaze roi d'Ibérie vers 36 a.C. Les noms géorgiens de Mirdat et de P'arsman correspondent fort bien à leurs équivalents gréco-latins Mithridatès et Pharasmanès. L'Aspacurès d'Ammien Marcellin s'apparente par son nom au roi Asp'agur, tandis que Sauromacès correspondrait nominalement à Saurmag. Les noms royaux de Gourgenès, Gorgenès et Gorgonis, connus dans les sources byzantines, se rapprochent

36 Plontke-Lüning 2007 ; Jabua 2007 et 2009.

37 *Liste Royale II (Mok'c'evay K'art'lisay)*, traduction de Lerner 2004, 146.

38 *Conversion du K'art'li par Nino (K'art'lis C'xovreba)*, 123, 129, Thomson, éd. 1996, 137, 144. Le chroniqueur place le décès de Rev vingt-cinq ans après la conversion de Mirian.

39 *Conversion du K'art'li (Mok'c'evay K'art'lisay)*, 1, 3 ; Lerner 2004, 146. Le récit sur la mort de Rev est placé dans la notice du règne de Bakur. Les versions A et B divergent sur la date à laquelle Rev prépara son tombeau dans l'Église Inférieure : vingt-trois ans (version A) ou trois ans (version B) après l'érection de la Croix Vénérable sous Mirian.

40 *Conversion du K'art'li (Mok'c'evay K'art'lisay)*, I, 3 ; Lerner 2004, 147. *Conversion du K'art'li par Nino (K'art'lis C'xovreba)*, 137 ; Thomson, éd. 1996, 151.

partiellement du surnom de Vaxtang Gorgasali, même s'il y a de bonnes raisons de croire que ces rois sont bien distincts.

La succession dynastique des rois d'Ibérie revisitée par le *K'art'lis C'xovreba* se répartit en quatre segments : une première période (III^e-I^{er} s. a.C.) marquée par les rivalités entre les descendants de P'arnavaz et de Nebrot' d'un côté, et la lignée d'Aršak établie en Arménie, de l'autre ; un deuxième temps, caractérisé par une division de la royauté ibère entre deux lignées corégentes établies à Armazi et à Mc'xet'a (I^{er}-II^e s. p.C.), se referme sur la geste de P'arsman K'uéli et la réunification du K'art'li accomplie sous le règne de son fils Adami ; un troisième temps contenant les annales des Aršakunianni succédant à P'arsman K'uéli jusqu'au dernier représentant de la lignée, le roi Asp'agur (II^e-III^e s. p.C.) ; enfin une dernière étape non moins complexe constituée par l'implantation et le développement d'une lignée de souverains mihranides (III^e-VI^e siècle).

Pour la période allant du III^e au I^{er} s. a.C., la *Vie des Rois Kartvéliens* présente un conflit entre deux lignées de souverains, celle de la maison des P'arnavazides-Nebrot'ides, et celle d'une dynastie arménienne que les sources géorgiennes appellent arsacide (*aršakuniani*), mais qui se trouve couramment identifiée par les Modernes avec les Artaxiades (ou Artasésides) d'Arménie⁴¹. La présence des Parthes Arsacides dans les sources géorgiennes est également assez discrète. Le chroniqueur de la *Vie des Rois Kartvéliens* conserve le souvenir de la disparition de l'empire séleucide au profit d'un domaine arsacide, de manière assez confuse, toutefois.

[Le roi du K'art'li Mirvan] fut sujet du roi d'Asurastan. En ce temps-là, le règne d'Antiochos arriva à son terme à Babylone. Et à cette époque arriva au trône d'Arménie un roi qui fut appelé Aršak. Mirvan passa un accord avec Aršak, et donna sa propre fille au fils d'Aršak, Aršak⁴².

Sur le plan chronologique, la dynastie d'Aršak pourrait renvoyer à celle des Arsacides de Parthie, si ce n'est que le chroniqueur ne situe pas son pouvoir en Iran, mais en Arménie. Dans la *Liste Royale I*, Arsok ou Aršak aurait été le premier souverain de cette lignée arménienne à s'être emparé du trône ibère, les calculs de Cyril Toumanoff plaçant son avènement vers 90 a.C. Comme les Arsacides d'Arménie n'intervinrent en réalité qu'à partir du I^{er} s. p.C. avec Ononès I^{er} (c. 12-15/16), il est possible que les chroniqueurs géorgiens aient effectué une erreur chronologique en plaçant de manière anachronique des souverains ibères appartenant à la dynastie arsacide à une époque où celle-ci n'avait pas encore pris le pouvoir en Arménie. Par prudence, on emploiera désormais le terme d'*aršakuniani* (au pluriel *aršakunianni*) pour désigner cette dynastie artaxiade ou arsacide d'Ibérie.

D'après ce passage, les rois du K'art'li auraient entretenu avec la branche arménienne des Aršakunianni une relation d'allégeance sensiblement équivalente à celle qui prévalait

41 Toumanoff 1990, 93 ; Rapp 2014c, 222 ; Strab. 11.14.15, sur le général séleucide Artasès, fondateur de la lignée artaxiade d'Arménie ; Garsoïan 1997, 46-50.

42 Gauxč'išvili, éd. 1955, 28 ; Traduction de Thomson, éd. 1996, 41.

sous les Séleucides. Le nom d'Aršak semble être utilisé comme un générique pour désigner les dynastes de cette famille. Les Kartvéliens paraissent avoir cependant établi une réelle distinction entre les différentes branches de la parentèle *aršakuniani*. Sous le règne de P'arnaĵom, personnage dont l'iranophilie déplaisait aux princes du K'art'li, ces derniers se tournèrent vers le roi d'Arménie qui appartenait à la dynastie *aršakuniani*, en lui demandant d'instaurer sur le trône de Mc'xet'a son fils Aršak, le beau-fils de Mirvan⁴³. Les Iraniens auraient alors cherché vengeance en menant une campagne dévastatrice en K'art'li, puis en soutenant Mirvan II, le fils de P'arnaĵom élevé en exil, contre le roi Bartom⁴⁴. Fidèle à la mémoire de son père, Mirvan II parvint à conquérir le trône kartvélien, avant d'opérer un acte de réconciliation en épousant la veuve de Bartom, une Aršakuniani, qui lui donna un successeur du nom d'Aršak⁴⁵. Cette union dynastique n'eut pas, à long terme, l'effet escompté, puisqu'un nouveau conflit survint au sein du rameau ibère des Aršakunianni, entre cet Aršak et le fils de Bartom, Aderki, élevé en Arménie⁴⁶.

Jusqu'ici, le chroniqueur s'était focalisé sur les Arsacides d'Arménie. C'est sous le règne d'Aderki que le récit signale l'avènement en Iran de la dynastie des Ažġalanianni, correspondant de fait aux Arsacides de Parthie.

Durant le règne de cet Aderki, le royaume de Perse devint une nouvelle fois prééminent. Car après qu'Alexandre fut venu et eut détruit la Perse, jusqu'à cette époque aucun roi n'avait régné en Perse, parce qu'il y avait des *erist'avni* en divers endroits de Perse. Alors les *erist'avni* de Perse se rassemblèrent et désignèrent comme roi Aġġalan, roi des Perses⁴⁷.

Le chroniqueur géorgien retient l'idée d'un Iran laissé sans roi entre la chute de la dynastie achéménide et l'avènement des Arsacides. Dans ce passage, il n'est nullement question des rois séleucides. Le rôle prépondérant de la noblesse iranienne est en revanche souligné, ainsi que le caractère électif de la monarchie. L'anachronisme ayant conduit le rédacteur à placer cette notice à une époque contemporaine à celle de la naissance du Christ pourrait s'expliquer par son souhait d'expliquer la présence des mages venus de Perse à Bethléem, événement qui avait curieusement été interprété dans un premier temps par les Juifs de Mc'xet'a comme une invasion militaire de la Palestine par les Iraniens⁴⁸. Plutôt qu'une improbable réminiscence des invasions parthes en Syrie et en Palestine de 51 et de 41-39 a.C., cet effroi devant la prise de Jérusalem par les Perses s'expliquerait plutôt par le souvenir, plus proche du chroniqueur, de l'entrée des Sassanides dans la Ville Sainte en 614 p.C., sous le règne de Khosrow II (r. 590-628)⁴⁹. Preuve de la faiblesse des connaissances détenues par le chroniqueur kartvélien sur les Arsacides d'Iran, la dynastie des Aġġalanianni n'apparaît que dans un seul autre passage, lors de sa chute face à Ardaššir en 224, que la *Vie des Rois*

43 Qauxč'išvili, éd. 1955, 29-30, traduction de Thomson, éd. 1996, 42-43.

44 Qauxč'išvili, éd. 1955, 31-32, traduction de Thomson, éd. 1996, 44-46.

45 Qauxč'išvili, éd. 1955, 33, traduction de Thomson, éd. 1996, 46-47.

46 Qauxč'išvili, éd. 1955, 33-35, traduction de Thomson, éd. 1996, 47-49.

47 *Vie des Rois Kartvéliens (K'art'lis C'xovreba)*, Qauxč'išvili, éd. 1955, 43 ; Thomson, éd. 1996, 51.

48 Qauxč'išvili, éd. 1955, 35-36, traduction de Thomson, éd. 1996, 49-50.

49 Dignas & Winter 2007, 45.

Kartvéliens synchronise avec le règne d'Asp'agur⁵⁰. Dans la version arménienne *Patmut'ivn Vrac'*, il est écrit que les Perses, s'étant rebellés contre les Macédoniens, "désignèrent comme roi Ažian le Sage"⁵¹. Si le nom arménien d'Ažian semble être une traduction phonétique du géorgien Ažgalan, le qualificatif de sage se trouve employé dans le *Shāh Nāmeḥ* à propos d'un roi Ardawān appartenant à la dynastie des Aškaniens, identifiables aux Arsacides d'Iran⁵². Sur le plan linguistique, les noms d'Ažian et d'Ažgalan semblent donc apparentés aux Aškaniens de Ferdowsī, le rédacteur de la *Vie des Rois Kartvéliens* ayant probablement consulté une source commune à cette épopée persane du x^e siècle.

L'union du roi Mirvan II avec une princesse *aršakuniani*, qui donna naissance à un fils nommé Aršak II, dernier représentant de la lignée p'arnavazide directe, vient illustrer la récupération du trône ibère par les Aršakunianni, consacrée par le règne d'Aderki, dont les origines conjuguent la légitimité des deux lignées. La *Liste Royale I*, qui semble être basée sur une version plus primitive de cette histoire *aršakuniani* que la *Vie des Rois Kartvéliens*, s'attache à mentionner, pour chacun des souverains, les fortifications et les fondations de cultes menées à travers le territoire pour ces rois allant d'Azon à Arsok. La version primitive de cette histoire des Aršakunianni devait donc comprendre une généalogie des souverains ibères avec, pour chacun d'entre eux, une notice sur leurs accomplissements dans le paysage urbain d'Ibérie-K'art'li.

Les sources classiques comme épigraphiques n'ont livré aucune information sur un quelconque Aderki ayant régné au début de l'ère chrétienne. En revanche, il se trouve un roi d'Ibérie, dont le règne s'établit une soixantaine d'années plus tôt, et détenant un nom proche de celui d'Aderki, à savoir Artôkès. Ce souverain ibère était lié à Tigrane II d'Arménie, à qui les Ibères avaient envoyé des mercenaires en 69-68 a.C., durant la guerre contre Lucullus⁵³. C'est probablement en jugeant des liens familiaux entre les royaumes d'Arménie et d'Ibérie que Pompée estima préférable de neutraliser Artôkès. Après sa défaite en 65 a.C., ce roi ibère s'est vu confirmer son trône par un traité avec Rome. Désireux de redorer son blason, le souverain d'Ibérie aurait pu juger bon de revendiquer son rattachement à une lignée *aršakuniani*, raconter comment ses ancêtres étaient parvenus au trône ibère, vanter ses propres succès et justifier ainsi son propre règne bouleversé par l'invasion romaine. On pourrait alors imaginer un premier effort historiographique impulsé par Artôkès et son entourage, qui aurait pris la forme de généalogies royales, de contes narrés par les ménestrels de cours, de récits de victoires gravés sur des monuments épigraphiques comparables à la stèle du pitiaxe Šargas. Là se situerait l'explication de l'absence totale de mention des guerres mithridatiques et de l'expédition de Pompée, événements traumatiques refoulés hors de la mémoire officielle des élites ibéro-kartvéliennes. Enfin, il est à remarquer la place de choix qu'occupe Aderki dans la généalogie des dynastes ibères, apparenté à la fois aux Aršakunianni et aux descendants du roi P'arnavaz⁵⁴. Ces liens matrimoniaux supposaient un rattachement mythique au héros

50 *Vie des Rois Kartvéliens (K'art'lis C'xovreba)*, Qauxč'išvili, éd. 1955, 59, Thomson, éd. 1996, 70.

51 *Patmut'ivn Vrac' (K'art'lis C'xovreba)*, §30. Traduction adaptée de Thomson, éd. 1996, 51 et n. 92.

52 Ferdowsī, *Shāh Nāmeḥ*, traduction de Warner, éd. 1905-1925, vol. 6, 210 ; C. 1364 §2, traduction de Levy, éd. 1967, 251.

53 Plut., *Luc.*, 26.4 et 31.6.

54 Qauxč'išvili, éd. 1955, 32. Traduction adaptée de Thomson, éd. 1996, 46 : "ce roi Bartom n'avait pas eu de fils, mais une fille unique, mariée au fils des K'uji, qui s'appelait K'art'am et appartenait au lignage des descendants de P'arnavaz".

tutélaire de la lignée familiale, que le roi a pu mettre en avant afin de légitimer son pouvoir qui pouvait être contesté par l'aristocratie.

Le problème de cette hypothèse identifiant le roi ibère vaincu par Pompée avec Aderki est qu'un autre nom royal intervenant plus précocement dans la généalogie des Aršakunianni, celui d'Artag, se trouve en position plus avantageuse, tant sur la chronologie que sur l'onomastique, pour être identifié avec Artôkès⁵⁵. Toutefois, cette possibilité demeure ouverte si l'on considère que le chroniqueur, victime de la confusion des informations d'un matériel historiographique altéré par le temps, a pu, d'une part, dédoubler le règne d'Artôkès en distinguant un Artag et un Aderki, d'autre part, placer la notice de ce roi une soixantaine d'années plus tard, peut-être pour faire coïncider le règne d'un souverain prestigieux avec la venue du Christ dans le monde.

P'arsman K'uéli, identifié couramment au roi Pharasmanès II⁵⁶, apparaît dans la *Vie des Rois Kartvéliens* comme le réunificateur de la lignée des Aršakunianni en combattant contre son rival Mirdat. Certains traits de sa notice laissent entrevoir quelque noyau de vérité, notamment la mention de ses voyages qui pourrait peut-être résulter d'un écho lointain de son déplacement à Rome vers 141⁵⁷. Cette notice du règne de P'arsman K'uéli apparaît au bout d'une liste assez sèche de dyarques, que viennent agrémenter certaines extrapolations sur la prise de Jérusalem ainsi que la geste des Arméniens Iarvand et Sumbat Biwritian⁵⁸. La forme géorgienne du nom Iarvand renvoie à l'arménien Ervand désignant les Orontides, dynastie qui régna sur l'Arménie par intermittences entre le VI^e et le II^e s. a.C., d'abord en tant que rois alliés ou satrapes des souverains mèdes et achéménides, puis en tant que dirigeants indépendants, établis ensuite sur la Sophène et la Commagène jusqu'à la provincialisation de ces territoires par le pouvoir romain⁵⁹. La *Liste Royale I* ne mentionne pas les accomplissements monumentaux de ces dyarques après le règne de Rok. Le rédacteur de la *Vie des Rois Kartvéliens* a, quant à lui, repris cette liste pour développer d'amples broderies. Cependant, le règne de P'arsman a vraisemblablement laissé d'autres documents aujourd'hui perdus. La première chronique du *K'art'lis C'xovreba* décrit en ces termes la mémoire du roi défunt : "les pleureurs (*mgosanni glovisani*) s'assirent ; tous se rassemblèrent et se rappelèrent la bravoure et la munificence, la beauté et la bonté de P'arsman K'uéli"⁶⁰. Cette indication révèle l'importance d'une poésie de cour ibère dont la fonction première était d'accompagner les heurs et les malheurs des princes du royaume, par des chants de louanges, des récits

55 Rapp 2014c, 222-223.

56 Toumanoff 1969a, 16 ; Melik'išvili 1959, 56-58, amende la liste reçue des diarques, optant pour rois uniques P'arsman (et non Kaos), Mihrdat ou Mithradatès (et non pas Azork et Armazael) ainsi que K'art'am (et non Bartom). Rapp 2014c, 223, n. 193.

57 Qauxč'išvili, éd. 1955, 51 : "le roi P'arsman K'uéli voyagea et administra son royaume". Thomson, éd. 1996, 61. Certes, ce passage semble désigner davantage les déplacements du roi à l'intérieur du royaume que le voyage lointain de Pharasmanès II à Rome.

58 Les héros ennemis Sumbat et Iarvand correspondent à Sembat et Ervand dans le récit de Movsēs Xorenac'i, 2.43-53 notamment. Markwart 1930b, 76 ; Rapp 2014c, 229-230, 239.

59 Toumanoff 1959a-1960 ; Toumanoff 1963, 578 sq. ; Lang 1983, 510 ; Facella 2006, 95-224 ; Schottky 2014, 87. Sur la Sophène, voir Marciak 2014.

60 Qauxč'išvili, éd. 1955, 53 ; Thomson, éd. 1996, 63-64.

épiques ou des lamentations plaintives selon les circonstances. Il me semble qu'un tel effort de mise en récit devait déborder le cadre du seul règne de Pharasmanès II pour embrasser la mémoire longue de la dynastie ibère en place. Cette œuvre épique à laquelle paraît se référer la *Vie des Rois Kartvéliens* devait vraisemblablement développer une histoire de la dynastie des Aršakunianni apte à présenter le règne de P'arsman K'ueli comme son aboutissement glorieux.

Dès lors se pose la question du positionnement de ce règne de P'arsman K'ueli à la fin d'une période de dyarchies que la *Vie des Rois Kartvéliens* semble considérer comme une cohabitation harmonieuse de souverains se succédant avec une régularité de métronome. De fait, le caractère artificiel de l'isochronie des doubles règnes met à mal leur authenticité, soulevant ainsi un débat sur les raisons de leur présence. On ne connaît aucune dyarchie ayant fait cohabiter deux rois d'Ibérie à la tête du royaume pour la période des I^{er}, II^e et III^e s. p.C. La seule paire dyarchique que l'on connaisse avec certitude est celle formée par deux cousins royaux, Aspaurès et Sauromacès, dans les années 370 : un compromis négocié avait alors établi une partition du royaume d'Ibérie et attribué les territoires voisins de l'Arménie et de la Colchide à Sauromacès, et les régions de l'est à Aspaurès.⁶¹ Ammien Marcellin précise que le fleuve Cyrus, identifiable au Koura, devait servir de ligne de démarcation. Or, comme ce cours d'eau coule d'ouest en est, il se prêterait davantage à une partition nord-sud qu'à une division méridienne. En revanche, cette frontière pourrait bien avoir recoupé la confluence du fleuve Koura avec le Liaxvi, car cette dernière rivière coulant du nord au sud sépare bien une partie occidentale de l'Ibérie et une partie orientale ; surtout, le fleuve Koura sépare l'acropole d'Armazi de la ville de Mc'xet'a, soit les deux capitales des dyarques mentionnées dans la *Vie des Rois Kartvéliens*. Le centre urbain d'Armazi-Mc'xet'a aurait donc fait office de double capitale pour un royaume divisé, mais dont les dirigeants auraient manifesté leur souhait de réconciliation et de coopération par un rapprochement de leurs centres politiques. Le souvenir d'une partition de l'Ibérie en 370 aurait-il donc pu résonner dans la mémoire des Ibères et donner lieu, sous une forme très déformée et anachronique, à cette liste de dyarchies ? Faute d'informations supplémentaires sur la pérennité de cette dyarchie, qui n'a cependant guère de chance d'avoir perduré au-delà des règnes de Sauromacès et d'Aspaurès, on ne peut en rester qu'au stade de l'hypothèse.

Le fait même que ni le nom de Sauromacès, ni celui d'Aspaurès n'apparaissent dans la liste des dyarques, suggère que ce souvenir de la dyarchie n'a pu subsister que très vaguement, et que cette liste doit avoir d'autres origines. Une autre piste avancée par Pavle Ingoroqva consisterait à voir dans les dyarchies une cosouveraineté entre la dynastie des rois d'Ibérie établis à Mc'xet'a et la lignée des pitiaxes gouvernant la marche arméno-kartvélienne de Gogarène, dont la capitale aurait été établie à Armazi, hypothèse que viendrait soutenir la localisation du cimetière des pitiaxes ibères dans la nécropole d'Armazisxevi⁶². Désireux à tout prix de concilier les données des chroniques géorgiennes avec les sources archéologiques, Pavle Ingoroqva est allé jusqu'à identifier le pitiaxe Bersoumas avec Bratman, à l'aide d'une lecture très improbable de

61 Amm. Marc. 27.12.15-18.

62 Ingoroqva 1954, 72, 76-80, 442-443, 445-447. Opinion discutée par Toumanoff 1963, 264-266, 334-336.

l'inscription gravée sur le plat d'argent de Flavius Dadès, tout en assimilant le roi Kaos au pitiaxe Publicius Agrippa figurant dans l'inscription bilingue d'Armazi⁶³. Une telle manipulation des sources, qui vise à faire rentrer des informations de natures diverses dans une lecture littérale des chroniques géorgiennes, tend à ôter sa crédibilité à une intuition initiale qui pourrait cependant s'avérer judicieuse. Si la liste des dyarchies offre l'aspect d'un souvenir confus, on peut néanmoins reprendre partiellement l'hypothèse avancée par Stephen H. Rapp Jr., évoquant une source d'inspiration qui proviendrait d'une association entre, d'une part, un roi ibère et, d'autre part, un pitiaxe des marches arméno-kartvéliennes ou bien de l'Iran parthe arsacide aux I^{er} et II^e s. p.C.⁶⁴. En effet, la structure associant deux dirigeants ibères se retrouve constamment dans l'épigraphie des I^{er} et II^e s. p.C. : le roi Mīhrdat et son pitiaxe Šargas, puis le même Mīhrdat ou Mithridatès avec son frère Amaspos, qui, lui aussi, exerçait possiblement les fonctions de pitiaxe, Zewaḥ ou Zeuachès pitiaxe du roi Parsman ou Pharasmanès II, Publicius Agrippa pitiaxe et intendant du roi ibère Hsēfarnug ou Xepharnougos, le roi Flavius Dadès et le pitiaxe Bersoumas. S'il n'y a guère de chance de retrouver les noms de tous ces dignitaires dans la *Liste Royale* ou la *Vie des Rois Kartvéliens*, les traditions des Ibères ont néanmoins retenu une forme de régime dyarchique administré par un couple politique associant deux dirigeants, à savoir un roi et un pitiaxe, dont l'appartenance à une même parentèle devait favoriser l'alliance et la coopération tout en renforçant la continuité dynastique. Si l'un des deux dirigeants s'avérait incompetent ou mourait sans descendance, l'autre branche familiale prenait alors le relais en plaçant l'un de ses membres à la fonction laissée vacante.

Ce contrôle mutuel de la royauté ibère, basé sur des liens de parenté et d'interdépendance politique, pouvait cependant défaillir en cas de conflit entre la maison du roi et la maison du pitiaxe. L'inscription bilingue de Sērapeitis atteste que le roi Pharasmanès II gouverna avec deux pitiaxes, Zewaḥ ou Zeuachès et Publicius Agrippa. Étant donné que leurs deux enfants, Sērapeitis fille de Zeuachès et Iōdmanganès fils de Publicius, s'unirent par le mariage, il faudrait supposer soit une alliance consanguine entre des individus qui partageraient d'emblée la même lignée, soit une intégration de la famille d'un nouveau pitiaxe dans la lignée d'un ancien pitiaxe qui aurait manifesté une défaillance. Or, la geste de P'arsman K'ueli contenue dans la *Vie des Rois Kartvéliens*, chargée de moult détails romanesques, raconte comment ce roi dut faire face à la guerre menée contre lui par son corégent Mirdat. Pour y faire face, P'arsman s'appuie sur son frère de lait, le *spaspeti* P'arnavaz. Alliés aux Arméniens, ils repoussent alors l'ennemi en forçant Mirdat à s'enfuir en Perse⁶⁵. Il semble ainsi que ce récit de la *Vie des Rois Kartvéliens* ait conservé un écho lointain et déformé d'un changement opéré par le roi Pharasmanès II dans l'organigramme politique de son royaume, à la suite de la révolte d'un prince ibère de haut rang. David Braund voit dans cette hypothétique guerre civile, non mentionnée dans les sources classiques, la raison du refus par Pharasmanès de l'invitation qui lui avait été adressée par Hadrien⁶⁶. Le caractère pro-romain affirmé de la politique étrangère de Pharasmanès a fort bien pu être à l'origine de ces dissensions au sein de l'élite dirigeante ibère. Or, l'inscription

63 Toumanoff 1969a, 4-5, n. 19 et 20.

64 Rapp 2014c, 223, n. 188. On peut amender cette hypothèse en supposant que le pitiaxe ibère n'était pas forcément en charge du gouvernement de la marche de Gogarène.

65 Qauxč'išvili, éd. 1955, 50-52 ; traduction de Thomson, éd. 1996, 60-63.

66 Braund 1991a, 213.

de Sèrapeitis⁶⁷ distingue bien un pitiaxe portant un nom romain, Publicius Agrippa, qui dut probablement recevoir le droit de cité en raison des amitiés entretenues avec les Romains, et un autre pitiaxe, Zeuachès, qui n'a apparemment pas obtenu cette citoyenneté romaine : cette différence onomastique pourrait-elle être la trace d'un différend politique ? Ce serait aller trop loin que d'identifier un pitiaxe Zeuachès et un corégent Mihrdat pro-perses, tout comme d'attribuer à ce Zeuachès la responsabilité de la révolte hypothétique qui aurait secoué le royaume d'Ibérie à l'époque de la brouille entre Pharasmanès et Hadrien. L'inscription bilingue d'Armazi présente de fait une alliance matrimoniale entre ces deux lignées de pitiaxes, qui semblaient vivre en harmonie au moment où la stèle bilingue fut gravée. Peut-être cette alliance correspondrait-elle à un acte de réconciliation intervenu au temps du successeur de Pharasmanès, le roi Xèpharnougos, désireux d'effacer les dissensions internes survenues sous le règne de son père. Le caractère même d'une inscription bilingue en grec et en arméen pourrait en tout cas illustrer le souhait de s'adresser tant aux membres romanophiles qu'iranophiles de leur parentèle, exprimé dans ce milieu de dirigeants ibères confrontés à la perte d'un maillon capital de cette chaîne d'alliances. Quelle que soit la pertinence de cette hypothèse isolée, il n'en demeure pas moins cette propension des élites ibères à la mise par écrit des alliances aristocratiques au moment où elles étaient remises en cause. Cette stratégie politique attentive aux pouvoirs de l'écriture a pu justifier l'élaboration d'une tradition de la dyarchie, dont les premiers balbutiements s'observent à travers l'épigraphie ibère des I^{er} et II^e siècles, et dont les derniers échos se font entendre à travers ces notices de chroniques médiévales au matériau profondément altéré et reconfiguré.

Une autre similitude porte sur les liens de certains rois ibères avec l'Arménie. La dédicace des bains d'Armazi fait connaître la reine Drakontis, fille du roi d'Arménie Vologèse et épouse du souverain ibère Amasasp. Or, la *Vie des Rois Kartvéliens* mentionne un roi Amasasp, dont le règne se place approximativement au II^e ou au III^e s. p.C. Son neveu et successeur, Rev, était aussi le fils du roi d'Arménie qui l'intronisa après la mort d'Amasasp⁶⁸. Ce dernier devait donc être le beau-frère du dirigeant arménien, qui aurait ainsi épousé une sœur d'Amasasp dont le nom ne nous est pas parvenu. Si cet Amasasp, beau-frère du roi d'Arménie, était identifiable à Amasasp, l'époux de Drakontis, il faudrait donc supposer l'existence de mariages croisés tissant des liens matrimoniaux particulièrement étroits entre les cours d'Ibérie et d'Arménie durant l'époque arsacide.

Ainsi, les premières trames diégétiques issues de la mémoire des rois d'Ibérie comprendraient les annales des règnes allant d'Aršak à Artag avec les notices de fortifications et de fondations de cultes, les annales des doubles règnes ou des dyarchies rois-pitiaxes, l'épopée de P'arsman K'ueli, peut-être identifiable à Pharasmanès II, enfin les annales des règnes allant de P'arsman K'ueli à Asp'agur avec les notices des fortifications et des fondations. Ces quatre sources primitives perdues, dont la composition fut initiée par les dynastes pré-mihranides avant le milieu du III^e s. p.C., auraient donc constitué le premier noyau de la tradition historiographique géorgienne.

67 SEG, XVI, 781 ; Ceret'eli 1942a et 1942b.

68 Qauxč'išvili, éd. 1955, 57.

L'AVÈNEMENT DES MIHRANIDES OU L'HÉRITAGE DE P'ARNAVAZ RECONSIDÉRÉ

À une époque ultérieure à la fin de la présence arsacide en Ibérie, certains historiographes ont jugé bon de valoriser une lignée p'arnavazide qui aurait été à l'origine du royaume ibéro-kartvélien et que les Aršakunianni auraient supplantée. Cette seconde trame a maintenu l'idée d'une dynastie arsacide active aux II^e et I^{er} s. a.C., mais elle lui retire une partie de sa légitimité en plaçant une lignée p'arnavazide autochtone antérieure aux Aršakunianni, et en accordant davantage de poids à la dynastie mihranide qui aurait supplanté les Arsacides d'Ibérie⁶⁹.

Une grande place est allouée à l'épisode du mariage du premier souverain mihranide, Mirian, avec Abešura, la fille du dernier roi aršakunianni Asp'agur : c'est là que le rédacteur de la *Vie des Rois Kartvéliens* reconnaît le prestige des "glorieux Aršakunianni", mais le contrebalance dans le même temps par la mention des Nebrot'ides et des P'arnavazides, avec lesquels la dynastie des Aršakunianni aurait contracté des alliances matrimoniales. Toutefois, un autre passage entre en contradiction avec cette vision dynastique, à savoir la notice consacrée à Mirian, qui relate ainsi le décès d'Abešura.

Avec elle prit fin en K'art'li le règne des rois et des reines descendant de P'arnavaz. Alors tous les Kartvéliens furent affectés de la mort de leur reine ; mais ils demeurèrent loyaux à Mirian parce qu'il n'y avait aucun descendant de P'arnavaz qui fût digne de régner sur les Kartvéliens. C'est pour cette raison qu'ils furent heureux sous le gouvernement de Mirian⁷⁰.

Il est vrai que les notices sur les premiers rois arsacides comportent plusieurs mentions d'alliances matrimoniales avec les P'arnavazides⁷¹. Cependant, la *Vie de Mirian*, qui semble avoir formé, à l'origine, un texte distinct du reste des annales mihranides⁷², fait d'Abešura une P'arnavazide, au point d'occulter son identité *aršakunianni*. Le culte de Mirian rendu à P'arnavaz à travers l'embellissement de sa tombe⁷³ laisse deviner l'existence possible d'un culte héroïque en K'art'li, sur le modèle de celui de Jason décrit par Strabon pour l'Albanie, l'Arménie et l'Ibérie⁷⁴. Comme les Aršakunianni ont dû construire leur autochtonie en revendiquant leur filiation avec le roi-héros légendaire P'arnavaz, les représentants de

69 Le désintérêt relatif de la *Vie des Rois Kartvéliens* pour les Aršakunianni d'Ibérie est encore plus visible pour les autres dynasties sœurs : aucun souverain arsacide parthe ou arménien n'est nommé explicitement, en-dehors du nom générique Aršak. Le contraste est grand avec l'attention particulière accordée par les premiers historiographes géorgiens à la dynastie suivante, celle des Chosroïdes-Mihranides. Rapp 2014c, 241.

70 Qauxč'išvili, éd. 1955, 66^{2,6} ; Thomson, éd. 1996, 77-78.

71 *Vie des Rois Kartvéliens (K'art'lis C'xovreba)*, Qauxč'išvili, éd., 29, où les *erist'avni* kartvéliens demandent au roi d'Arménie : "Donne-nous ton fils Aršak, qui a comme épouse une descendante de nos rois de la lignée de P'arnavaz". *Vie des Rois Kartvéliens (K'art'lis C'xovreba)*, Qauxč'išvili, éd. 1955, 32 ; Thomson, éd. 1996, 42 et 45-46.

72 Qauxč'išvili, éd. 1955, 64 : "Ici nous rapporterons la vie de Mirian, fils de K'asre, le Sassanide Ardašir". Traduction adaptée de Thomson, éd. 1996, 76.

73 Qauxč'išvili, éd. 1955, 65 : "[Mirian] accrut l'embellissement des idoles et des autels, et traita bien les prêtres ; davantage que tous les rois du K'art'li, il prit en charge le culte des idoles et il embellit la tombe de P'arnavaz". Traduction adaptée de Thomson, éd. 1996, 77.

74 Strab. 11.4.9 ; 11.13.10 ; 11.14.12 ; Bernard 1997, 145.

la nouvelle dynastie mihranide ont logiquement choisi de reprendre cette référence légitimatrice.

La période mihranide vit se produire de profonds changements en Ibérie du Caucase. L'invention d'une première forme d'écriture géorgienne au début du ^ve s. p.C. constitue à cet effet une borne fondamentale dans l'histoire du K'art'li. La royauté ibère, qui, jusqu'alors, s'exprimait dans des langues exogènes, le grec, l'araméen, le parthe et le moyen-perse, reconfigura sa logique de légitimité, d'une part en conférant à un parler natif, le géorgien, le statut de langue officielle par l'adoption d'une écriture nationale, d'autre part en liant cette écriture au processus de christianisation, passant par la formation d'une Église ibéro-kartvélienne dont le centre s'établit à Mc'xet'a, aux côtés de la cour royale. Cette rupture n'apparaît toutefois pas nettement à la lecture des chroniques géorgiennes, qui, tant du côté de la *Liste Royale II* que de la *Vie des Successeurs de Mirian*, insistent plutôt sur la continuité dynastique de l'époque mihranide qui s'acheva sur l'abolition de la royauté kartvélienne par les Perses vers 580. Pas de contraste spectaculaire non plus dans la documentation archéologique, qui demeure plutôt discrète pour les ^{iv}e, ^ve et ^{vi}e siècles de l'ère chrétienne : autant l'épigraphie que la numismatique demeurent quasiment silencieuses sur l'évolution de l'institution royale pendant cette période. Si la relative discrétion des témoignages du monde romano-byzantin se fait aussi cruellement sentir, les sources littéraires comportent néanmoins les précieux apports de la première historiographie arménienne née au ^ve s. p.C., ainsi que de certaines hagiographies en langue syriaque, comme la *Vie de Pierre l'Ibère* de Jean Rufus, et en géorgien, comme le *Martyre de Sušanik*. Il n'en demeure pas moins que notre connaissance de cette période reste dépendante des chroniques tirées des corpus de la *Vie du K'art'li* et de la *Conversion du K'art'li*. Ces sources géorgiennes attestent la refonte des mémoires royales au travers du filtre de la christianisation, en conservant toutefois une part des vestiges de la matrice iranienne où elles trouvent les origines de leur formation. Considérer la manière dont les anciens rois du K'art'li étaient perçus, imaginés, voire fantasmés au sein de ces récits en langue géorgienne, doit ainsi permettre de relever les écarts narratifs, les filtres historiographiques et les autres biais idéologiques ayant présidé à l'élaboration de cette tradition revisitée par les Bagratides.

QUAND L'HISTOIRE DE L'IBÉRIE DEVINT GÉORGIENNE : L'HISTORIOGRAPHIE DES BAGRATIDES

Retracer l'histoire du Caucase antique ne doit pas seulement consister à confronter les données de ces chroniques médiévales à des documents anciens pour tenter de filtrer les bribes de faits dans le torrent de la littérature romancée. Il s'agit aussi de comprendre les intentions, la pensée, tout comme le projet d'écriture de l'histoire élaborés par les chroniqueurs géorgiens de l'époque bagratide, à la lumière du contexte politique et social dans lequel cette dynastie et ses sujets ont vécu et agi. Ce développement propose d'explorer plusieurs pistes d'interprétation des chroniques géorgiennes traitant de l'Antiquité en croisant certains de leurs détails, anachronismes, réminiscences, similitudes de montages littéraires, noms ou anecdotes, avec des informations liées à l'histoire bagratide.

Entre 744 et 853, date d'une expédition punitive contre l'Ibérie par Bugha al-Kabir al-Sharabi, peu d'événements fiables peuvent être établis sur l'histoire du K'art'li et de la Caucasic centrale. Un tournant majeur se produisit cependant avec l'émergence des Bagratides. Le califat était affaibli par les ravages commis à Bagdad en 813. Sur le plan politique, les pouvoirs kartvéliens étaient installés au sud-ouest, en Tao-Klarjet'i, où une nouvelle dynastie, les Bagratides, dirigeait un royaume en expansion. L'émirat de T'bilisi était alors un centre de commerce, le second dans le Caucase après Derbent, et les émirs, qui percevaient les taxes, protégeaient les sujets du califat en enveloppant les États chrétiens, affirmant ainsi leur indépendance. Le calife Al-Ma'mun reconnut Ašot I^{er} comme prince afin de contrer l'émir rebelle de Tiflis, Isma'il ibn Shu'aib, vers 818 ; ce même Ašot gagna également le titre de curopalate de Byzance⁷⁵. Les Bagratides entrent en scène un peu plus tôt dans le *K'art'lis C'xovreba*, au sein du récit correspondant aux années 735-737, lorsqu'un prince *mt'avari* du nom d'Adarnase fut désigné comme *erist'avi* d'Arménie, avant de se réfugier chez les Guaramides de Klarjet'i face à l'invasion arabe, où il établit son domaine grâce à la générosité d'Arč'il qui lui donna Šulaveri et Artani⁷⁶. Or, le même corpus géorgien fournit sur le nom d'Artani une explication fort contrastée : lors de sa fondation mythique par Ĵavaxos, le chroniqueur précise que la localité était aussi appelée autrefois "ville des K'aĵs", mais qu'elle s'appelle dorénavant "Huri"⁷⁷. K'aĵ, terme commun à l'arménien et au géorgien, signifie en tant qu'adjectif 'vaillant', mais aussi 'esprit', 'démon'⁷⁸. Le nouveau surnom d'Huri provient, quant à lui, du persan *fūrī* et de l'arabe *fūrīya*, 'nymphes', 'vierge du paradis'⁷⁹. Cette percolation d'une macule négative à une image positive relève d'une possible interpolation bagratide, soucieuse de l'image du foyer de la dynastie régnante.

Artanuĵi, autre ville considérée comme la patrie des Bagratides géorgiens, se situe également en Klarjet'i, sur un affluent du fleuve Čoroxi, à la jonction de voies routières. La chronique du Pseudo-Juanšer s'attache à préciser l'empreinte royale des Mihranides sur ce lieu : Vaxtang Gorgasali aurait ordonné à son frère adoptif Artavaz, nommé *erist'avi*, de construire la forteresse d'Artanuĵi et le monastère d'Opiza sur un modèle byzantin⁸⁰. Le fort d'Artanuĵi fut assiégé par les troupes arabes en 744, puis restauré par les Bagratides dans la seconde partie du VIII^e siècle : la chronique géorgienne précise alors qu'"Adamase le Bagratide avait acquis un tiers du Klarjet'i [...] et les forteresses que possédaient les descendants du roi Vaxtang"⁸¹. Le monastère d'Opiza était quant à lui un important centre intellectuel où furent formés nombre d'ecclésiastiques et de savants géorgiens entre le IX^e et le XIII^e siècle, notamment Grigol Xanzt'eli. La connaissance précise de la région d'Artanuĵi qui transparait de ces documents suggère que le chroniqueur de cette partie du *K'art'lis C'xovreba* relative aux Bagratides devait être familier des lieux, et donc affilié à ce réseau d'élites klarjet'iennes.

75 Suny 1994, 29-30 ; Dedeyan 1996 ; Rayfield 2012, 55-73.

76 Qauxč'išvili, éd. 1955, 243 ; Thomson, éd. 1996, 248-249 ; Šulaveri est une localité à la frontière de la marche de Gugark'-Somxit'i.

77 Thomson, éd. 1996, 11.

78 Movsēs Xorenac'i, 2.61. La *Vie des Rois Kartvéliens*, Qauxč'išvili, éd. 1955, 44, donne à la ville de Čunda le surnom de K'aĵatun, "la maison des démons". Voir aussi Testen 1989.

79 Thomson, éd. 1996, 11.

80 Qauxč'išvili, éd. 1955, 177-178.

81 Qauxč'išvili, éd. 1955, 251. Thomson, éd. 1996, 258.

La volonté de lier ces accomplissements architecturaux au souvenir prestigieux de Vaxtang Gorgasali s'inscrit dans un projet de reconstitution d'une mémoire du paysage avec la reconstruction de ces monuments détruits. En somme, les Bagratides placèrent leur restauration monumentale et politique dans la lignée du royaume des Mihranides.

La refonte de l'histoire de la Caucasia du Sud par les historiographes de l'époque bagratide passa aussi par l'affirmation des liens avec Byzance, alors que l'Ibérie antique, malgré son alliance avec Rome, appartenait davantage au monde iranien socialement et culturellement. Pour n'en donner qu'un seul exemple, la *Vie des Rois Kartvéliens* rapporte que le beau-père du roi arsacide Rev était un logothète, et que sa fille Sep'elia, devenue l'épouse du souverain kartvélien, aurait introduit le culte d'Aphrodite à Mc'xet'a⁸². Apparu dans la langue grecque au IV^e s. p.C., le terme λογθέτης en est venu à désigner un titre administratif de l'Empire byzantin, l'équivalent des logiques en charge de divers services fiscaux et d'intendance au sein de l'administration impériale. Cette fonction de logothète prit de l'ampleur au VI^e siècle et connut une intense refonte au VII^e siècle⁸³, ce qui plaide en faveur de l'emprunt médiéval de ce terme par les chroniqueurs géorgiens.

Autre anachronisme révélateur du contexte de rédaction, plusieurs références sont faites aux invasions des Khazars dans la *Vie des Rois Kartvéliens*⁸⁴. Par exemple, Mirian est censé combattre les Khazars à la fin du III^e et au début du IV^e s. p.C., alors que la période d'activité de ce peuple couvre l'époque allant du VI^e au XII^e siècle. À la fin du VI^e s. p.C., les Khazars établirent un grand empire commercial couvrant le secteur sud-est de l'actuelle Russie européenne. Bien que l'origine du terme khazar ainsi que les débuts de ce peuple soient obscurs, il est certain que les Khazars sont originaires du nord du Caucase. Dans la seconde moitié du VIII^e siècle, leur empire avait atteint l'apogée de sa puissance, sur les rives septentrionales de la mer Noire depuis la basse Volga et la Caspienne à l'est jusqu'au Dniepr à l'ouest. Les Khazars établirent leur suprématie et imposèrent un tribut aux Alains ainsi qu'aux autres peuples de la steppe, résidant entre les montagnes du Caucase et le Kouban⁸⁵. Les passages du *K'art'lis C'xovreba* décrivant les affrontements entre Kartvéliens et Khazars reflètent une atmosphère d'émulation entre les Bagratides et une dynastie apparentée aux Khazars, établie en Caucasia occidentale. Petit-fils d'un roi khazar par sa mère, Léon II (r. 778-828) prit la couronne d'Ap'xazet'i et d'Egrisi⁸⁶. Les dirigeants d'Abkhazie exercèrent leur domination sur la Caucasia occidentale entre le VII^e et le IX^e siècle, détenant en conséquence un pouvoir concurrent à celui des Bagratides du Tao-Klarjet'i⁸⁷. Les nombreuses références aux invasions dévastatrices des Khazars dans la *Vie des Rois Kartvéliens* pourraient être interprétées comme une tentative bagratide de délégitimer la dynastie Anč'abaze qui régnait en Abkhazie.

82 Qauxč'išvili, éd. 1955, 58.

83 Guiland 1971.

84 Qauxč'išvili, éd. 1955, 11-12, 27, 68-69.

85 Golden, éd. 2007.

86 Rayfield 2012, 60-63.

87 Toumanoff 1956b ; Huxley 1990 ; Suny 1994, 29-30.

Un autre royaume, beaucoup plus lointain et ne présentant aucune menace pour les Bagratides, semble avoir marqué l'esprit des chroniqueurs géorgiens : celui des Francs de l'empire carolingien, appelés sous le nom de *Branj̄ni* dans le *K'art'lis C'xovreba*. Dans la *Vie de Nino*, le père de la sainte, le Cappadocien Zabilon, remporte une victoire sur les *Branj̄ni* qu'il réussit à convertir⁸⁸. La même chronique dans le *K'art'lis C'xovreba* présente une lettre du "Patriarche de Rome" et du "Roi des *Branj̄ni*" destinée à Nino, à Mirian et aux habitants de K'art'li⁸⁹. L'âge d'or carolingien entre le milieu du VIII^e et le milieu du IX^e siècle pourrait expliquer cette insistance sur le soutien improbable des *Branj̄ni* au christianisme dans l'Ibérie tardo-antique. Les contacts diplomatiques entre Bagratides et Carolingiens n'étaient pas impossibles, mais vraisemblablement rares en raison du silence des autres documents.

La géorgianisation bagratide du passé de l'Ibérie a pour clef de voûte le rôle fondateur attribué au roi légendaire P'arnavaz placé au début du III^e s. a.C. par la *Vie des Rois Kartvéliens* : sa démiurgie institutionnelle est célébrée en matière d'organisation du territoire et de création de l'écriture géorgienne, qui n'eut lieu en fait qu'au début du V^e siècle. La chronique déploie la vision d'un royaume géorgien unifié allant de l'Egrisi jusqu'à la plaine d'Arrân, oblitérant complètement la présence des anciens royaumes laze et albanien. L'Ibérie ancienne n'atteint de fait jamais cette expansion maximaliste, malgré les gains territoriaux enregistrés sous le règne de Pharamanès II au II^e s. p.C. Au moment de la première rédaction de la *Vie des Rois Kartvéliens*, placée au tournant du IX^e et du X^e siècle, les élites dirigeantes d'un royaume de Tao-Klarj̄t'i en expansion pouvaient espérer l'unification sous leur égide des différents territoires habités par des locuteurs du géorgien. Les frontières du royaume mythique de P'arnavaz sont en fait plus proches de celles du royaume bagratide au milieu du XI^e siècle, au moment de l'édition du *K'art'lis C'xovreba* par Leonti Mroveli. En ce sens, P'arnavaz pourrait être considéré comme une préfiguration fictive de Bagrat III (r. 1008-1014) unifiant la Géorgie, ou du moins un modèle politique forgé pour incarner le programme expansionniste des rois bagratides. Autre phénomène littéraire de cette époque, le cycle de Nino, qui élabore la légende d'une sainte parcourant les montagnes de Javaxet'i, le K'art'li et la Kaxet'i, établissant le centre de culte chrétien à Mc'xet'a⁹⁰, exprime également ces revendications territoriales en fusionnant les différentes traditions régionales autour de cette sainte dans une perspective d'hégémonie bagratide.

À travers une filiation reconstituée, établie *a posteriori* avec l'ancien royaume d'Ibérie, les chroniqueurs de l'ère bagratide ont façonné une vision de l'histoire nationale de la Géorgie dont l'héritage est encore visible aujourd'hui. Les premières chroniques géorgiennes se structurent autour d'une superposition de couches narratives de nature hétérogène, rendant leur interprétation délicate. L'enjeu des études actuelles est donc bien de relever le défi d'un examen critique des sources bagratides, capable de procéder à la distinction entre la transmission des traditions anciennes et la réécriture idéologique du passé géorgien.

88 Qauxč'išvili, éd. 1955, 75-80.

89 Qauxč'išvili, éd. 1955, 124-130.

90 Qauxč'išvili, éd. 1955, 72-129.